



***CRTF - CENTRE DE RECHERCHE
TEXTES ET FRANCOPHONIES***

***CAHIERS
DU
CENTRE DE RECHERCHE***

4

LITTÉRATURE ALGÉRIENNE

**** Avec l'écrivain Anouar BENMALEK
* comptes rendus d'ouvrages critiques***

Janvier-Février 2007

UFR LETTRES ET SCIENCES HUMAINES CENTRE DE RECHERCHE TEXTES ET FRANCOPHONIES

Dans le cadre de la contractualisation 2006-2009, Le centre de recherche du Département des Lettres modernes de l'UCP [ex-CRTH, créée en 1995 et équipe d'accueil depuis 1998, n°1392] a un nouvel intitulé : C.R.T.F, Centre de recherche Textes et Francophonies.

Deux axes de recherche

***Axe 1 : « Littérature et savoir : Europe/Afrique/Antilles »**

- points forts des recherches antérieures et actuelles : Antilles (en liaison avec l'ensemble de la Caraïbe), Maghreb, Afrique sub-saharienne.

- autres investigations francophones, Machrek et Europe.

Les interactions culturelles et littéraires de l'Europe avec l'Afrique et les Antilles sont au cœur même de la complexité des relations des pays européens avec les pays francophones et des populations de ces pays installées en Europe et en France. Cet axe s'inscrit dans le droit fil du Master « Littératures, Langues, Communication » et de son parcours en recherche, « Littératures du monde francophone », qui propose une réflexion approfondie sur la notion d'intertextualité, sur des auteurs migrants ou plurilingues ayant adopté le français comme langue de création, sur la « babélisation » des langues d'écriture.

***Axe 2 : « Langues/Textes : pratiques et variations »**

Représentations, variétés linguistiques et transmissions, dans les pratiques littéraires, médiatiques et langagières. Sont abordées les questions de la polyphonie et du dialogisme et celles de la variation et de l'intercompréhension entre les variétés en francophonie : français d'Afrique et français standard mais aussi en France à travers l'étude des variétés populaires. Le thème central du plurilinguisme est au cœur de la réflexion Langue et Littérature.

Pour développer ses projets, quatre atouts majeurs : la présence de chercheurs en littérature (francophone, française et comparée), en linguistique, en communication et en didactique. Accent mis sur les corpus littéraires et linguistiques francophones dans leurs aspects intertextuels, interartistiques et interculturels [poétique des œuvres littéraires, analyse d'autres productions langagières, aspects institutionnels de la transmission, modes de transmission des textes (édition, enseignement, critique...) dans une articulation recherche/enseignement, didactique de la langue et de la littérature, culture médiatique et communication].

Le centre s'intéresse à toute manifestation en langues et cultures (littératures et médias) dans les marges ou les périphéries de la culture officielle (tout en étant nécessairement en interaction avec elle) dans le contexte des sociétés et des institutions francophones et de l'insertion, en leur sein, de l'interculturel et de la polyphonie francophone.

CHERCHEURS

PR et HDR : Marie-Madeleine BERTUCCI, Christiane CHAULET ACHOUR, Béatrice CORMIER, Jean-Luc GIRIBONE, Violaine HOUDART-MEROT, Catherine MAYAUX.

MCF : Isabelle BOYER, Sylvie BRODZIAK, Marie-Françoise CHITOUR, Laetitia LEGUAY, Anne-Marie LILTI, Muriel MOLINIE, Akila NEDJAR, Béatrice TURPIN.

CHERCHEURS ASSOCIES

* **à l'UCP – PR** : Daniel DELAS, Dominique FATTIER, Pierre-Patrick HAILLET.

* **PRAG, ATER, Moniteur** : Marie BLANCARD, Corinne BLANCHAUD, Laurette CHATEAU, Simona CRIPPA, Lucia DUMONT, Cyrille FRANCOIS, Marie FREMIN, Sophie LEMAITRE, Florian PRECLAIRE, Michel ROLLAND.

* **extérieurs à l'UCP** : ALGERIE : Mohamed-Ismaïl ABDOUN, Mokhtar ATALLAH, Amina AZZA-BEKKAT, Afifa BEREHRI, Bouba TABTI-MOHAMMEDI - TUNISIE : Martine JOB, Ghazi KARMAOUI, Hédia KHADHAR, Mustapha TRABELSI - LIBAN : Carmen BOUSTANI.

FRANCE : Jérôme CECCON, Elisabeth CHAMPSEIX, Jean-Rémy D'ALMEIDA, Danielle DUBOIS-MARCOIN, Jean FOUCAULT, Molly LYNCH, Serge MARTIN, Daniel MAXIMIN, Dalila MORSLEY, Marie VIROLLE.

CRTF – Université de Cergy-Pontoise
Les Chênes II, 33 Bd. du Port CERGY-PONTOISE CEDEX
FAX : 01 34 25 64 42 – mail : ccachour@yahoo.fr

Ce N°4 des *Cahiers du Centre de Recherche* est consacré à une suite de *Lectures de la littérature algérienne*. Il est conçu en deux parties.

La première [pp.4 à 31] est centrée sur l'écrivain **Anouar BENMALEK**, reçu le 1^{er} février 2007 au CRTF. La seconde [pp.32 à 77] aux comptes-rendus de quelques ouvrages qui rendent compte du parcours et des caractéristiques de l'œuvre de quatre écrivains [M. Feraoun, Jean Sénac, Mohammed Dib et Isabelle Eberhardt], du rapport des écrivains algériens à Albert Camus et d'ouvrages collectifs ou à de revues rendant compte de la richesse et de la complexité de ce champ littéraire.

Ces comptes rendus ont été conçus et écrits par les étudiants de Deuxième année du Master Recherche, « Littératures du monde francophone », dans le cadre d'un séminaire, d'octobre 2006 à janvier 2007 sur la littérature algérienne, assuré par C. Chaulet Achour. La variété et la précision de leurs lectures ainsi que la richesse des informations recueillies quant au contexte d'édition des ouvrages ont rendu possible cette compilation qui devrait permettre de mieux connaître l'écrivain invité mais aussi de le replacer dans un contexte plus large de *voix algériennes en littérature*. Elle n'a évidemment pas une prétention à l'exhaustivité, les études critiques sur la littérature algérienne étant en nombre impressionnant aujourd'hui. Elle a l'ambition de susciter l'intérêt hors des sentiers mieux connus de cette littérature, en privilégiant, mais sans exclusive la critique algérienne sur sa propre littérature.

Ce *Cahier N°4* répond, comme les précédents, au souci du CRTF de ménager un espace de publication aux travaux de formation en recherche et de participer à une meilleure connaissance des littératures francophones et de tout ce qu'implique les francophonies littéraires comme rapport à l'altérité.

RAPPEL

CAHIERS DU CENTRE DE RECHERCHE :

N°1 – *Ecrivaines haïtiennes*, octobre 2005

N°2 – *Transversalités en sciences humaines*, Janvier 2006

N°3 – *Mémoire de l'esclavage – 10 mai 2006 au CRTF*, mai 2006

*L'écrivain Anouar BENMALEK a été reçu
au Centre de Recherche Textes et Francophonies (CRTF),
le 1^{er}. février 2007.*

*L'objectif : l'interroger sur les différents niveaux du « secret » (thème
du séminaire annuel du Centre pour 2006-2007) dans son dernier
roman, ô Maria.*

*De la grande Histoire à l'histoire de personnages inspirés du réel, de la
recherche de documents à leur fictionnalisation, de la lecture du roman
à ses réceptions.*

LES ETUDIANTS DE DEUXIÈME ANNÉE DE MASTER ont lu, entre octobre 2006 et janvier 2007, une partie de ses œuvres et en rendent compte dans les pages qui suivent, pour faire connaître cet écrivain déjà auteur d'une œuvre conséquente.

*Julie ASSIER, Emeline CAULET, Cecilia DEJEAN, Krystel
FUZELIER, Laure GOLDBERG, Nadia GOUDJIL, Fabien HALL,
Marina LEBEC-PEYNICHOU, Laure LEGENDRE, Lilas NAWABI,
Andia RAYAR, Fanny ROJAT, Fabienne ROPARS,
Paul SAINT-MARTIN, Christelle SOHY, Judy TAN, Sabrina ZIANI.*

Pour d'autres informations, voir deux sites : www.editions-fayard.fr et dzlit.free.fr/benmalek.html. Ce second site, mis au point par Lounès Ramdani, contient beaucoup d'informations, d'entretiens et d'articles de presse.

ÉLÉMENTS BIOGRAPHIQUES

Lieu de naissance: Casablanca (Maroc)

Nationalités: algérienne et française

Études: doctorat d'État en probabilités et statistique

Profession actuelle: Maître de conférences à l'université

Professions exercées en Algérie: Professeur à l'Université des Sciences et Techniques d'Alger, chroniqueur dans un hebdomadaire algérien (*Algérie Actualité*)

Divers: Secrétaire général du Comité algérien contre la torture (CACT) de 1988 à 1991

Médaille de la ville de Rennes (France) pour son activité littéraire

BIBLIOGRAPHIE

- *Cortèges d'impatiences*, poésie, Ed. Naaman, 1984, Québec
 - *La Barbarie*, essai, Ed. Enal, 1986, Alger
 - *Rakesh, Vishnou et les autres*, nouvelles, Ed. Enal, 1985, Alger
 - *Ludmila*, roman, Ed. Enal, 1986, Alger
 - *Les Amants désunis*, roman, Ed. Calmann Lévy, 1998, Paris ; Ed. Livre de Poche, 2000 ; **Prix Mimouni 1999** (traduit en 10 langues, sélections Fémina et Médicis).
 - *L'enfant du peuple ancien*, roman, Ed Pauvert, août 2000, Paris ; Ed. Livre de Poche, 2002 ; Prix des auditeurs de la RTBF (Radio Télévision Belge) 2001, Prix RFO (Réseaux France Outre-mer) 2001, Prix BeurFM-Méditerranée 2001, Prix Millepages 2000 (sélection Fémina, sélection rentrée littéraire 2000 “ libraires et lecteurs ” de la Fnac, sélection du journal Le Soir de Bruxelles, sélection France Télévision, sélection Côté Femmes... traduction en 8 langues)
 - *L'amour Loup*, roman, Ed. Pauvert, février 2002, Ed. Livre de Poche, 2004, Paris
 - *Chroniques de l'Algérie amère*, Ed. Pauvert, janvier 2003, Paris
 - *Ce jour viendra*, roman, Ed Pauvert, septembre 2003
 - *Ma planète me monte à la tête*, poésie, Fayard, janvier 2005
 - *L'année de la putain*, nouvelles, Fayard, janvier 2006
 - *Le poumon étoilé*, Alger, éditions Sépia, juin 2006.
 - *Ô María*, roman, Fayard, septembre 2006
- Des nouvelles et des textes poétiques ont été publiés par *Les Temps Modernes*, *Impressions du Sud*, *Nouvelles Nouvelles (Le Monde Editions)*, *Les Nouveaux Cahiers de l'Adour*, *Poèmes d'Afrique pour les enfants (anthologie, Le Cherche Midi Editeur)*, *Nedjma*, *Révolution*, *Algérie-Actualités*, *El Moudjahid*, *Horizons*, *El Watan*, *Télérama*, *Poésie(CCF)*, *Annales de la Villa Mont-Noir*, *Lieux d'Être*, *Estuaires*, *Nouvelle Donne...*
- L'auteur a également contribué, entre autres, aux ouvrages collectifs suivants :
- Une journée d'été*, Ed. Librio, 2000
 - Étrange mon étranger*, Seloncourt, 2001
 - Ma langue est mon territoire*, Ed Eden, 2001
 - Nouvelles d'aujourd'hui*, Ed Écoute, Spotlight Verlag, 2001
 - Contre offensive*, Ed Pauvert, 2002
 - Lettres de ruptures*, Ed Pocket, 2002
 - Des nouvelles d'Algérie*, Ed Métailié, 2005
 - Le Tour du Mont en 80 pages*, Les Lettres européennes, 2005

« On m'aurait bien fait rire, il y a six ou sept ans, si on m'avait affirmé que d'ici peu, je serais l'auteur de quelques livres dont un roman par exemple. »

Cet entretien met à l'honneur l'auteur algérien Anouar Benmalek pour sa participation au séminaire annuel du CRTF sur « Le Secret », le jeudi 1^{er} février 2007, à l'Université de Cergy-Pontoise.



Vous êtes aujourd'hui un écrivain reconnu dans le monde de la littérature, pourtant vous avez suivi un cursus universitaire résolument tourné vers les mathématiques. Êtes-vous alors d'accord avec l'idée que mathématicien et écrivain sont deux activités antithétiques ?

Anouar Benmalek : Il y a quelques années seulement, j'aurais répondu : oui, ces deux activités sont totalement incompatibles. J'aurais trouvé un certain nombre d'arguments pour conforter ce point de vue lapidaire. [...] L'activité mathématique nécessite, outre un grand bagage de connaissances, de la rigueur et un esprit agile dans la manipulation de concepts abstraits, n'admettant quelque chose que si elle est entièrement vérifiée, la rejetant dans l'hypothèse opposée ; l'activité littéraire, fait appel essentiellement à l'imagination et à la passion et est fondamentalement le domaine du doute, du vague et de l'à-peu-près.

Alors comment est-il possible de concilier ces deux passions, à priori, opposées ?

Maintenant, je suis bien obligé de revoir mon jugement puisque je suis à la fois mathématicien et écrivain et que je ne souffre d'aucune schizophrénie ni dédoublement de personnalité. Au contraire, l'approche "glaciale" du mathématicien est un avantage plutôt qu'un inconvénient. Le mathématicien, habitué à ne pas s'en laisser conter, distingue, sans trop d'efforts, les failles d'une construction romanesque. La littérature est le domaine du questionnement, de ce qui n'est jamais sûr, mais pour donner naissance à une œuvre véritablement littéraire, le doute doit être introduit dans le texte de la façon la plus rigoureuse possible. En ce sens, imagination débordante et discipline de l'esprit ne sont plus ennemies, mais d'inestimables alliées au service de la littérature.

Mais pourquoi et comment s'est produit ce déclic qui vous a mené à l'écriture ?

Dans tout itinéraire il n'y a jamais de prédestination. On m'aurait bien fait rire, il y a six ou sept ans, si on m'avait affirmé que d'ici peu, je serais l'auteur de quelques livres dont un roman par exemple.

Cette disponibilité (pour la littérature), je la dois en partie à mon père. Notre maison a toujours regorgé de livres, du théâtre à l'économie politique, en passant par les romans et les ouvrages scientifiques les plus divers. Je suis donc devenu un lecteur boulimique.

J'ai eu la chance d'être envoyé à l'étranger continuer des études. Je me suis trouvé, sans aucune préparation, projeté dans une cité universitaire et dans une ville avec soixante-dix nationalités différentes, venant de toutes les parties du globe, chacune

avec ses particularités, ses problèmes, ses tragédies parfois, ses envies, ses habitudes culturelles, ses préjugés aussi. Le passage concret à l'écriture, le "crime", a eu lieu au début de ma seconde année à l'étranger. Je m'étais amouraché d'une jeune fille. Cette dernière avait tout ce que je n'avais pas : elle prétendait peindre des icônes, parler plusieurs langues étrangères, écrire des nouvelles, faire de la photographie artistique, voyager... Le jeune homme que j'étais, bête et naïf à la fois, s'était mis en tête de trouver coûte que coûte un moyen pour attirer son attention. Et ce moyen devait être artistique ! La poésie, expression littéraire la plus difficile est souvent maltraitée par les apprentis écrivains. Je n'avais pas, quant à moi, échappé à ce travers et mes premiers poèmes devaient être exécrables. Mais j'avais mis le doigt dans le délicieux engrenage de la création littéraire. De poèmes malhabiles à poèmes moins malhabiles, de petite nouvelle à nouvelle plus élaborée, d'essai en roman, je suis arrivé à la situation actuelle où ma vie, c'est la littérature et la littérature est ma vie.

Entre-temps, pour en revenir à cette jeune fille, un mois après que nous eussions fait connaissance, je découvris qu'elle n'était pas plus peintre ou photographe que moi pilote de Boeing ou danseur étoile. La demoiselle s'était révélée une parfaite mythomane. Cela fait des années que j'ai perdu de vue ma jolie menteuse, mais je ne lui ai jamais tenu rigueur de ses affabulations car, sans le savoir, elle m'avait rendu un sacré service !

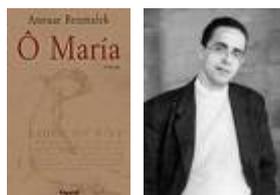
Mais le fait de vouloir écrire était aussi pour moi une sorte de revanche contre les événements qui m'ont fait quitter mon pays, qui ont fait que des gens autour de moi et que j'aimais beaucoup ont été tués. J'ai écrit pour dire que je gardais un peu de liberté. [...] La seule chose que je pouvais faire contre ce raz-de-marée d'événements était d'écrire ce que je pensais sincèrement, profondément.

Vos romans abordent des thèmes récurrents tels que le voyage et l'exil ? Vos diverses origines familiales sont-elles une source d'inspiration pour vos oeuvres ?

Les voyages ont commencé bien avant ma naissance. Je suis né en 1956, à Casablanca, d'un père algérien et d'une mère marocaine. La mère de ma mère était suisse. C'était une personnalité flamboyante et généreuse qui a bercé une partie de mon enfance par des récits de tournées fabuleuses et d'exploits extraordinaires. Le père de ma mère, pour sa part, avait pour mère une descendante d'esclaves noirs mauritaniens.

Quand vous avez de tels ascendants il est presque inévitable de succomber, un jour ou l'autre, à la tentation de prendre la plume pour " raconter " des histoires ! Cette généalogie bigarrée explique peut-être également mon goût pour les voyages. Voyager est, pour moi, un acte presque métaphysique, d'autant plus indispensable qu'il vous plonge dans des sociétés différentes de la vôtre. J'ai longtemps vécu en Ukraine, du temps de l'ex-Union Soviétique et j'en ai profité pour visiter avec avidité les splendeurs de l'Asie centrale.

Quant à l'exil, il est souvent douloureux mais nécessaire pour secouer les préjugés qu'on a et qu'on traîne toujours avec nous. A tout écrivain doit être imposé une période d'exil. En exil, l'écriture vous fait une espèce de batterie de rechange. Partir a été, pour moi, le moment le plus terrible de ma vie et en même temps celui qui m'a éveillé à une certaine idée de l'écriture. J'écrivais en Algérie mais je ne savais pas que c'était aussi important pour moi.



Votre dernier roman *Ô Maria*, paru en août 2006 chez Fayard, a suscité une vive polémique. Pourquoi avoir choisi de traiter le thème de la répression contre les derniers musulmans d'Andalousie ?

Le thème de l'Andalousie, quoique de manière subreptice, est déjà présent dans mes précédents livres. Un personnage des *Amants désunis* parle, par exemple, d'une complainte Andalouse (*Assafi ala diar el andalous*) très célèbre au Maghreb, qui chante la nostalgie des temps supposés heureux de cette période où la civilisation musulmane connut son apogée en termes d'art, de sciences et de tolérance. Une de mes nouvelles dans *Le poumon étoilé* est même intitulée *L'Andalousie* ! C'est dire que ce sujet a longtemps et obstinément trotté dans ma tête, sans que j'aie le courage cependant de m'y lancer à corps perdu.

Et puis, un jour je me suis persuadé qu'il était temps pour moi de l'affronter. Je me suis alors lancé dans l'aventure, visitant l'Andalousie, avalant des dizaines d'ouvrages, hésitant pendant des mois sur l'angle d'attaque du roman. Quand, finalement, le cœur serré, je suis arrivé en 1492, au moment où l'épopée musulmane prend fin avec la capitulation de Boabdil à Grenade, je me suis interrogé : mais qu'arrive-t-il ensuite aux vaincus ? Et là, à ma grande surprise, je me suis heurté à une espèce de sécheresse générale de la documentation et de la littérature.

L'histoire des derniers musulmans d'Andalousie est très mal connue, autant par les musulmans que les chrétiens. Que pouvez-vous nous en dire ?

Les vainqueurs et, de manière paradoxale, les vaincus également, sont tombés d'accord pour enfouir dans le silence ce terrible siècle de persécution religieuse d'abord, raciale ensuite, qui suivra la défaite de Grenade. Les mémoires populaires des deux côtés de la Méditerranée refuseront de s'emparer du thème, pourtant apocalyptique, de l'immense

déportation qui clora en 1610 le calvaire des morisques.

J'ai eu l'intuition que je tenais là un aspect pertinent, permettant de comprendre comment une civilisation qui avait été, à un moment donné, probablement l'une des plus brillantes de l'histoire de l'humanité, avait pu disparaître aussi facilement d'un pays où elle avait prospéré pendant huit siècles. J'ai commencé à creuser la question et j'ai découvert, à force de lectures, cet aspect totalement méconnu de la tragédie des morisques.

Malgré la promesse faite par les rois catholiques à Boabdil, au moment de sa capitulation, de respecter les us et coutumes des musulmans défaits, les brimades allaient très vite prendre une grande ampleur. Les déplacements des populations musulmanes (de Grenade en particulier), les conversions forcées, parfois en aspergeant des foules entières de musulmans au moyen de balais plongés dans des seaux d'eau bénite, furent accompagnées par les interdictions les plus vexatoires : comme celle du renforcement en 1566 de l'interdiction déjà en vigueur d'écrire ou de parler la langue arabe, même dans son propre foyer et qui prévoyait trente jours d'enchaînement en prison à la première infraction, deux fois plus à la seconde et cent coups de fouet et quatre années à ramer sur les galères royales en cas de troisième récidive.

Pouvez-vous nous parler de Maria, le personnage principal de votre dernier roman ?

Je voulais un personnage qui rende compte de la complexité de l'époque. Comme la plupart des enfants morisques, ce n'est qu'à la puberté qu'elle apprendra, sous le sceau du secret, qu'elle est musulmane. Commence pour elle une vie de dissimulation et d'épreuves qui la verront capturée et vendue comme esclave, violente, enfuie, mariée à un morisque bafoué qui finira par la dénoncer à l'inquisition. Maria, dans une sorte de folie désespérée, se révolte contre son époque. Elle paiera cher cette révolte impuissante contre la « pureté » religieuse, raciale et sociale. Parce que son monde est fondamentalement injuste, il lui arrivera

d'être injuste, même avec ceux qui l'aiment. Elle est, à certains moments, odieuse et pourtant, elle est une victime, la victime absolue, elle qui ne demandait qu'une toute petite chose : quelques miettes de bonheur...

Je me suis inspirée d'une morisque qui a réellement existé, et à laquelle j'ai d'ailleurs dédié le livre.

Votre ouvrage est-il un devoir de mémoire ?

Je pense que l'histoire des morisques mérite d'être connue parce qu'elle nous montre à quelle extrémité le fanatisme peut conduire les êtres humains.

En édictant ces « lois du sang », qui obligeaient le postulant à un emploi à produire un document notarié prouvant, en particulier, qu'il n'avait aucun parents musulmans parmi ses ascendants et en mettant en œuvre la première déportation de cette ampleur dans l'histoire européenne, l'Espagne, par fanatisme, s'est volontairement privée d'une partie importante de sa population au nom d'une pureté religieuse qui se révélera d'ailleurs désastreuse pour elle.

Quelle relation entretenez-vous avec votre lectorat en Algérie ?

Je pense entretenir des relations de gêne. En tant qu'écrivain, c'est une douloureuse frustration que d'être peu lu en Algérie. J'écris en

fonction de ce que j'ai vécu et ce que j'ai vécu est essentiellement algérien. Mais on n'existe pas ici à cause de la censure financière. Lorsqu'un livre est vendu 1400 dinars, je comprends tout à fait que certaines personnes le reposent. Mais en même temps je n'écris pas pour le public algérien, je n'écris pas non plus pour le public français, j'écris ce que je pense être important pour moi. Je ne suis pas un écrivain algérien. Je suis écrivain et algérien. Je revendique et mon enracinement en Algérie ainsi que mon droit à l'universalité. Le terme écrivain algérien a une espèce de connotation ethnique...

Quels sont vos projets ? Êtes-vous dans l'écriture d'un nouveau roman ?

Je passe cette année et les deux suivantes à Toronto, à l'invitation d'une université canadienne. C'est exactement le temps qu'il me faut pour écrire un nouveau roman ! Je crois que je vais travailler sur une période moins lointaine. Je suis dans la phase la plus délicate du travail de romancier : celle où il décide de se jeter à l'eau, tout en étant habité par la crainte perpétuelle de s'être trompé de sujet ! Je croise donc les doigts pendant que j'écris...

Cet entretien a été réalisé par
Marina LEBEC-

PEYNICHOU et Judy TAN à partir d'extraits d'interviews et d'articles de presse existants.

Certaines questions ou réponses ont été rognées par souci de clarté et afin de conserver et de retranscrire le plus fidèlement la pensée d'Anouar Benmalek.



Sources

- *Algérie Actualité*, n°1097, octobre 1986
- *Algérie Littérature/Action*, n°17, Janvier 1998
- *Planet-dz.com*, novembre 2000
- Compte rendu de l'intervention d'Anouar Benmalek lors de la rencontre diocésaine des Aumôneries de l'enseignement public, 21 avril 2001
- *El Watan, Le quotidien indépendant*, 31 août 2004
- Les mercredis du verbe accueillent Anouar Benmalek, in *Quotidien algérien d'information, La nouvelle République*, 25 juin 2006
- *Le soir d'Algérie*, page 10, 6-7 octobre 2006
- *El Watan, Le quotidien indépendant*, 26 octobre 2006

LECTURES

ÉCRIVAINS DU MONDE ARABE, *MA LANGUE EST MON TERRITOIRE*

Eden, Seine Saint-Denis, 2001, 172 p.

Cet ouvrage a été conçu à l'occasion du programme « Arabesques » en Seine-Saint-Denis et regroupe ainsi des textes de plusieurs écrivains du monde arabe invités dans les bibliothèques du département. La préface précise que le but était de faire entendre la convergence de chacun de ces artistes qui ont un pays ou une culture en commun. A travers l'Histoire, dévoiler leur histoire, avec leur sensibilité propre, une musique et un rythme singuliers qui les caractérisent chacun. Il est également précisé que le titre choisi pour ce recueil renvoie à la langue comme vecteur de la créativité ; en tant qu' « espace de la littérature », elle confère à la carte du monde redessinée, plus particulièrement au monde arabe, un « visage plus humain ».

Anouar Benmalek a participé à cet ouvrage en offrant le poème intitulé « La panthère ». Le propos est donc court puisqu'il tient en quatre ou cinq pages mais néanmoins porteur d'un ton dénonciateur et incisif. Si le poème porte l'apparat de la métaphore animalière pour dénoncer le lot des hommes d'Algérie, il dévoile également un message marqué du sceau de l'universalité. A l'image des autres écrits de l'ouvrage, le contenu est sincère et se veut expression d'un cri, d'une douleur qui est un des grands thèmes de l'ouvrage, celui de la *Malalgérie*¹.

Le poème narre l'histoire d'une panthère qui, vivant sereinement dans la savane, est soudain enfermée par les hommes dans un zoo. Alors qu'elle gronde et se rebelle contre son nouvel état d'esclave, le temps la résout à accepter son destin, par lassitude ; elle maigrit et s'affaiblit. Puis, « un jour un peu moins esclave », l'occasion d'une vengeance se présente à l'animal : pour son malheur, un « affreux moutard » s'agrippe aux barreaux de sa cage. Dans un bond mû par une once de liberté tant désirée, la panthère s'élançe alors pour arracher le bras du garçon, fils de ceux qui « ont osé se moquer de sa savane ». Elle lance un feulement couvrant les hurlements des visiteurs et les bruits de haine tout alentours pour réveiller l'instinct et redonner leur âme aux autres bêtes du zoo, asservies et domestiquées depuis si longtemps. Pendant un instant, elle leur renvoie ainsi leur vraie nature, celle qui n'aurait jamais dû les quitter. Cette nostalgie exprimée qui les ranime tous lui coûtera bien évidemment la vie dès le jour suivant. Elle est abattue sur ordre du directeur.

Beaucoup de choses peuvent être dites à propos de ce poème et en premier lieu dans le choix du genre, c'est-à-dire la poésie. Sans en faire un cas général, un poème est en principe plutôt court et contient, de ce fait, un énoncé qui va à l'essentiel, un condensé de sentiments, un récit peut-être plus fort parce que, justement, il y a peu de signes à « moduler ». Il est donc épuré de toute fioriture et se concentre sur un *message*. D'autre part, le langage poétique est un code en soi ; dans ce cas précis, l'auteur use de la métaphore en faisant référence à un état d'esclavage, d'enfermement, de censure du soi à travers les animaux mis en cage. Lorsque l'on sait qu'Anouar Benmalek s'est toujours battu contre l'intolérance fanatique et le dogmatisme, qui se caractérisent selon lui par un mépris envers la vie et la liberté de l'autre, il n'est sans doute pas risqué de voir une dénonciation « à couverts » de l'intellectuel ou du citoyen algérien persécuté par

¹ Expression empruntée à H. Cixous.

l'islamisme politique qui sévit, à travers le gouvernement de l'état. Le terme de « censure » convient plus particulièrement aux écrivains qui voient leurs œuvres interdites d'édition dans leur propre pays et n'ont pour seul recours que de les faire imprimer ailleurs, notamment en France. A. Benmalek a d'ailleurs réagi récemment sur ce sujet, en affirmant qu'il est « indispensable de faire revivre cette littérature qui nous appartient [au peuple algérien] et qui est malheureusement exploitée à l'extérieur »². Ce poème est donc tout d'abord la revendication d'une littérature algérienne certes, mais sous réserve d'une liberté d'expression qui n'est pour le moment pas accordée.

Ce qui nous conduit au grand thème du poème mais aussi du recueil : le droit d'Être, notamment à travers l'écriture. La dénonciation de la violence est très présente dans les écrits algériens ; dans le recueil on le voit à travers Hawa Djabali qui, dans son poème *Mon exil*, « vomit de douleur », mais aussi à travers le personnage de *Marengo*, vendeur de journaux et donc distributeur d'idées, dont Ghania Hammadou nous raconte l'assassinat par la milice armée. Ce mal est dénoncé pour appuyer la revendication d'un droit à la liberté qui est bafoué. En effet, lorsque la panthère recouvre son état sauvage juste pour un instant, et le communique aux autres bêtes, le poète dit alors qu' « Ils se Voient ils Sont », les majuscules venant renforcer cette valeur du « je » retrouvé, cette nostalgie du Soi manquant qui caractérise si bien l'Algérie littéraire. *Ma langue est mon territoire*, il n'y a pas plus explicite : l'écriture aide à se construire ou à se reconstruire. Pour n'en citer que deux dans le recueil, les deux nouvelles et essai de Zineb Labidi (*Ecris et je parlerai*) et d'Alia Mamdouh (*Le fait existentiel : la recherche de l'autre à travers le moi*) évoquent respectivement la reconstruction d'une femme violée à travers son récit oral d'une part, et la transcription manuscrite de son auditrice d'autre part, mais aussi une réflexion sur le pouvoir de mettre « je » dans un récit, pronom personnel trahissant un individualisme exécré par les critiques qui lui préfère la « non-personnalisation [et] l'objectivité froide [freinant] l'écriture diluvienne qui essaie de transpercer le plus profond de l'être »³. De tels thèmes communs présentent une universalité certaine des différentes voix de l'Algérie. C'est en tout cas le souhait d'Anouar Benmalek : déplorant le fait que le pays n'est que trop privé de littérature, il affirme que « la grandeur d'une nation est avant tout le livre ». De ce fait, il refuse de se considérer « écrivain algérien », qui contient à son goût une connotation ethnique, mais se présente bien plutôt comme étant « écrivain et algérien », revendiquant ainsi « [son] enracinement en Algérie ainsi que [son] droit à l'universalité »⁴.

Ainsi, l'œuvre d'Anouar Benmalek dans ce recueil nous montre sa forte détermination à combattre ce qu'il nomme le « cancer du Monde Arabe », un monde qui doit retrouver sa littérature. Le livre, arme la plus probante peut, seul, redonner à chacun son droit à la parole, à la vie, en Algérie.

Andia RAYAR

² Propos recueillis par Ikram Ghioua du journal, *L'Expression* au Centre Culturel Français à Constantine le 26 juin 2006.

³ MAMDOUH Alia, « Le fait existentiel... » in *Ma langue est mon territoire*, Eden, Seine-Saint-Denis, 2001. 172 p. p.137.

⁴ Propos recueillis par Aziz Yemloul pour le journal, *El Watan*, rubrique « Mots-ments instantanés avec Anouar Benmalek, Ecrivain-citoyen sur l'échelle de l'histoire », le 31 août 2004.

LES AMANTS DÉSUMIS

Ed. Calmann-Lévy, 1998, rééd. Livre de poche, 2000, Prix Rachid Mimouni

Anouar Benmalek a publié en 1998, *les Amants désunis*. Comme son titre l'indique, ce roman raconte le destin d'un couple, Anna et Nassredine, s'aimant d'un amour fou et fusionnel. Mais cet amour est traversé par la violence de l'histoire de la terre algérienne et donc frappé de malédiction. Son écriture romanesque réaliste met en valeur plusieurs thématiques bien présentes dans la réalité et l'histoire de l'Algérie, ce roman étant un très bel exemple de ce qu'a pu être la colonisation et la guerre dans ce pays.

Ce magnifique roman est tout d'abord un roman de guerre. En effet, on y assiste à des scènes de violence, aux massacres d'innocents, aux exécutions mais aussi à la misère et à la pauvreté. Les personnages vivent quotidiennement dans la peur et la souffrance. L'humiliation et la cruauté dominent par le biais d'un langage qui animalise, de manière constante, des personnages (« chien », « sale cafard », « raton »...). Dès lors, pour s'évader de cette horreur qui accapare leur quotidien, les personnages ont recours au souvenir, puis au rêve et à l'imaginaire et enfin à la religion.

Parallèlement à ces thématiques, ce roman soulève plusieurs questions dans l'esprit du lecteur. Tout d'abord, l'image paradoxale de l'Algérie avec le personnage de Majid. En effet, celui-ci assimile son pays à l'enfer mais ne peut envisager de le quitter. La seconde question est celle de l'intégration d'une étrangère dans le pays : on la voit être confrontée à une langue qui n'est pas sa langue maternelle, à une apparence car elle n'a pas la tenue « adéquate » pour passer inaperçue dans un pays empli de préjugés. Le phénomène d'exclusion, et presque de racisme, est ainsi souligné par le romancier, à rebours de la manière dont il est habituellement dénoncé puisque c'est cette Suisse qui en est la victime. Une troisième question est celle du secret : l'on s'aperçoit qu'en période de guerre tout n'est pas bon à dire. Il faut savoir se préserver et préserver les autres. Même en amour, Anna et Nassredine se cachent certaines choses.

Ce roman est également un roman d'amour. Bien qu'alourdi par la violence de l'Histoire, l'amour apparaît plus fort que les obstacles qu'il rencontre. Et ce qu'il y a de beau et d'optimiste, de mon point de vue, c'est que les amants ne se laissent jamais abattre, même quand ils sont près de la mort.

L'amour et la guerre sont donc les deux thématiques privilégiées. La question fondamentale qu'il m'a posée est celle du droit de vivre un réel amour pendant la guerre : aimer n'est-il pas un obstacle à la vie ? Une citation du roman, particulièrement intéressante, l'illustre : « les gens, partout, peuvent s'aimer, mais tout se termine toujours mal » (p. 337).

En ce qui me concerne, j'ai beaucoup aimé lire cette œuvre pour plusieurs raisons. Tout d'abord, ces personnages fictifs semblent si proches de la réalité, que nous lecteurs, éprouvons une réelle sympathie et compassion pour eux et que nous sommes amenés à souffrir avec eux. D'autre part, j'ai vraiment apprécié la subtilité avec laquelle l'auteur nous dévoile les événements progressivement. En effet, les questions que l'on se pose trouvent réponses peu de temps après dans la narration. Enfin, d'origine algérienne et un peu ignorante de l'histoire de mon pays d'origine, ce roman m'a vraiment donné un aperçu de cette histoire et de ses habitants. Ce roman est véritablement un cri de douleur surmonté par l'amour.

Sabrina ZIANI

Anna, âgée d'une soixantaine d'années, revient à Alger pour renouer avec ce pays qui a vu naître son amour pour Nassredine et ses deux enfants, Mehdi et Myriem, assassinés sauvagement par des combattants du FLN. Quarante ans se sont écoulés depuis sa séparation avec Nassredine. Depuis elle a refait sa vie et a même eu un enfant. Mais son désir de revoir son amour, dont elle n'a gardé que l'anneau de mariage, est plus fort que tout. Elle envoie donc un télégramme à Nassredine pour lui fixer rendez-vous sur la tombe de leurs enfants, dans son village natal. Elle va faire la connaissance de Jallal, un enfant des rues, débrouillard et attachant, qui devient son guide. Déguisée en musulmane, la « grand-mère », accompagnée de son « petit fils », part à la recherche de Nassredine ; tous deux se font enlever par des combattants d'Allah. Courageuse et pleine d'espoir, Anna va réussir à s'échapper avec Jallal. Le récit s'achève sur les retrouvailles tant attendues du couple.

Les Amants désunis (1998) évoque l'amour tourmenté d'Anna, une Suisse, et de Nassredine, un Algérien, un couple malmené par les contingences et les événements hasardeux qui ponctuent leur vie. Le récit se déroule en 1997 mais des fragments d'histoire parsèment le texte : celui du passé proche (1945-55) qui présente au lecteur la rencontre des deux personnages, leur séparation, leur vie l'un sans l'autre, leurs retrouvailles et de nouveau leur séparation et le passé lointain (1928) qui revient sur l'enfance d'Anna et l'histoire des parents de Nassredine.

L'histoire de l'Algérie apparaît en filigrane derrière celle des personnages. Le roman s'apparente ainsi à une chronique de la vie quotidienne du peuple algérien, adoptant une esthétique réaliste. Ayant son équivalent sur la scène de la réalité sociale, le quotidien des personnages nous donne à voir l'Algérie dans toute sa violence et sa beauté malgré tout.

«A tous ceux qui, en Algérie, n'ont plus de voix » telle est la dédicace de l'écrivain. Anouar Benmalek se propose de restituer la parole à ceux qui n'en ont plus. Il va ainsi permettre à tous les personnages, qu'ils soient européens ou algériens, de donner leur point de vue et va même jusqu'à donner la parole aux terroristes et combattants d'Allah. La multiplicité des discours rend compte de la complexité de la situation en Algérie mais nous révèle la même révolte, le même refus de la guerre, les uns prônant la mort et la vengeance, les autres préférant l'espoir à la violence. La dure réalité des algériens est rendue à travers un large spectre de personnages qui se recrutent dans des catégories sociales très diverses : du maquisard au réceptionniste, du mendiant à l'éboueur, des prisonniers aux combattants d'Allah, des enfants aux policiers : tous sont représentés. La faim, la peur, les barrages de police, les tueries barbares, les scènes de torture : la désillusion et l'insatisfaction affectent tous les aspects de la vie qui font naître chez le lecteur une certaine révolte et un sentiment d'injustice et d'incompréhension. Anouar Benmalek réussit son pari : en libérant les voix de l'Algérie, sans prendre parti, sans sombrer dans un plaidoyer, il permet au lecteur de trouver sa propre voix (voix ?) et de réveiller les consciences individuelles sur le problème que pose l'Algérie.

Le personnage de Jallal, le plus attachant et émouvant, semble emblématique de cette situation désastreuse. Il représente l'espoir d'une Algérie meilleure. L'enfance est souvent représentée comme un âge paradisiaque où le rêve, les illusions, la liberté sont les seules règles qui régissent cet univers. Pourtant dans *Les Amants désunis*, toutes ces valeurs s'écroulent sous le poids de la violence, de la misère et de la faim. Jallal, le petit garçon de neuf ans qui a fui son village natal pour se réfugier à Alger, doit affronter un monde impitoyable qui lui fait très vite perdre l'innocence rattachée à l'enfance. Il doit essayer de survivre et presque tous les moyens sont bons y compris les plus inadmissibles et traumatisants. Jallal comprend très vite que sa vie d'enfant s'arrête ici, sa venue à Alger et les dangers auquel il doit faire face désormais signent la mort définitive de son enfance. Anouar Benmalek confronte ainsi l'enfance à la violence et à la pauvreté, il

convoque des images très crues et brutales pour montrer que la misère touche tout le monde, qu'on soit enfant ou adulte. Le seul refuge de cet enfant sera le rêve, unique lieu des possibles et du bonheur. Sa rencontre avec Anna va bouleverser sa vie et en faire un petit héros dont le destin va s'avérer plus heureux que prévu.

Les Amants désunis, roman d'amour et d'aventure mais aussi vaste fresque sociale raconte à la fois l'amour de deux êtres que tout oppose mais qui parviennent à résister et à s'aimer plus fort que tout, en même temps que l'histoire d'une Algérie tourmentée. Ainsi, leur couple ballotté entre l'isolement et les retrouvailles apparaît comme la métaphore de l'Algérie et de son peuple, un pays déchiré en quête de paix et de prospérité.

Julie ASSIER

L'AMOUR LOUP

L'Harmattan, 1994, 235 p., rééd. : Paris, Pauvert, 2002, 336 p.
et Le livre de poche, 2004, 348 p. (édition de référence)

L'intrigue de *L'Amour loup* se situe en 1987. L'URSS, à cette époque, fournissait, depuis les années 1960, des bourses aux étudiants venant des pays d'Afrique, d'Amérique latine et d'Asie. En 1987, les violences se multipliaient au Liban. Le roman met en scène Chaïbane, un étudiant algérien, qui rencontre une jeune femme, elle aussi étudiante, à Moscou. Celle-ci s'appelle Nawal et est palestinienne. Tous deux apprennent à se connaître et tombent amoureux lors d'un séjour en Asie centrale, pendant les vacances. Après la fin de ses études, Nawal décide de retourner chez ses proches. De retour en Algérie, Chaïbane, ne parvenant pas à oublier la jeune femme, tente de partir à sa recherche. Ainsi, il va en Syrie, puis au Liban. Durant ce voyage, il fait de nombreuses rencontres et se trouve confronté à la misère et à la violence. Lorsqu'à la fin du roman, le protagoniste retrouve enfin celle qu'il aime dans un camp de réfugiés palestinien, cette dernière se fait tuer par un milicien.

L'auteur ne décrit pas le parcours de ses protagonistes de manière linéaire. En effet, de nombreuses analepses ponctuent le récit du cheminement de Chaïbane. De plus, si tout le roman est en focalisation interne, la narration est, dans certains passages, à la première personne, et dans d'autres à la troisième personne. En conséquence, le lecteur adopte le point de vue du personnage principal, Chaïbane, mais une distance se crée parfois grâce à l'emploi du pronom « il ». Le caractère ordinaire de ce personnage est souligné tout au long du récit. Il ne s'agit pas d'un héros, mais d'un homme dont les faiblesses sont révélées. Tout cela, plus le fait que l'action se déroule dans différents lieux du monde, souligne la particularité du parcours de Chaïbane. Ce dernier a un but précis, retrouver Nawal. Cependant, il ne semble pas maître de ses sentiments et est souvent impuissant face à ce qu'il rencontre dans les différents pays traversés. Il n'erre pas, mais il ne contrôle rien.

Anouar Benmalek a écrit plusieurs articles, notamment dans *Algérie actualité*, à propos du sort des Palestiniens, et surtout de l'indifférence que les autres pays, notamment les pays arabes, manifestent à l'égard de cette situation. Dans le roman, cette indifférence est soulignée. Il y est aussi question des liens que les différents pays arabes entretiennent entre eux et de la manière dont les Palestiniens vivent et sont perçus en Syrie et au Liban. Cependant, cette œuvre traite plus de la souffrance des hommes que de problèmes politiques.

L'amour et la misère humaine se côtoient étroitement dans *L'Amour loup*. Il existe un point commun entre la passion qu'éprouve Chaïbane et le souvenir des horreurs vécues par Nawal. En effet, ces deux personnages ne parviennent pas à se débarrasser de ce qui semble les ronger. C'est d'ailleurs ce que suggère le titre *L'Amour loup*. Le protagoniste du roman ne peut se défaire de l'emprise de cet amour, qui a « mangé ce qu'il y avait » en lui (p. 239). Mais l'amour constitue aussi le moteur de l'intrigue, c'est ce qui pousse Chaïbane à agir, à voyager et à faire des rencontres. De plus, ce sentiment contraste avec la laideur, la violence et le malheur décrits dans ce récit.

Chaïbane, tout au long de son parcours, est le spectateur de ces horreurs. Il découvre l'« Actualité » et l'« Histoire » des Palestiniens (p. 215). Le lecteur, comme le protagoniste du roman, se heurte à la réalité de la guerre civile libanaise, de la vie dans les camps, aux conséquences des violences sur les personnages qu'il rencontre. Au début du roman, dans la deuxième partie, Chaïbane est en Algérie et il lit un court article dans le journal sur des bombardements à Beyrouth. A la fin du récit, il se trouve au Liban et est témoin de la mort de Nawal. Ainsi, tout au long de cette œuvre, le personnage

principal, tout comme le lecteur, est de plus en plus confronté à la réalité, à la mort, et découvre progressivement le drame humain qui se joue.

Cecilia DEJEAN

Ce roman, réédité chez Pauvert en 2002, retrace le parcours d'un Algérien, Chaïbane, et d'une Palestinienne, Nawal, qui se rencontrent alors qu'ils suivent leurs études à Moscou, grâce aux « bourses rouges », en 1987. Leur amour est prisonnier des événements et de la situation politique qui touchent alors le monde arabe et, plus particulièrement, les réfugiés palestiniens.

Le récit comprend sept parties, qui disent chacune une rupture : de la séparation des amants au départ de Chaïbane d'Algérie, son pays, dont il découvre avec stupeur un nouveau visage, jusqu'à la fin dans un Liban meurtri par la guerre et les luttes fratricides. C'est surtout le roman du voyage de Chaïbane à la recherche de Nawal, qui nous fait traverser l'Asie centrale et le Moyen Orient, depuis Moscou où, se souvient le narrateur, Nawal raconte une histoire de trahison familiale. Dès les premières pages, l'amour et la douleur sont liés ; les déchirures de l'histoire s'immiscent dans l'intimité des personnages, reléguant dans un passé, peut-être fantasmé, « les vrais jours de la joie » (p.15). La deuxième partie retrace les retrouvailles du personnage, après trois ans d'études en URSS, avec son pays, l'Algérie, qu'il ne reconnaît pas et où il ne trouve pas sa place, et que le bonheur et l'espoir semblent avoir déserté. Il reste hanté par son amour pour la jeune fille et par ses souvenirs. Se livrant à une introspection douloureuse et sans concession, se méprisant et haïssant son amour, ce personnage à l'identité vacillante semble gagné par le désespoir. Puisqu'il ne peut oublier Nawal, son amour paraissant même sa seule certitude, il se résout à partir à sa recherche en Syrie. Près de Damas, il arpente, un peu au hasard, un camp de réfugiés palestiniens où il fait la connaissance d'un médecin du Croissant Rouge, Akram. Ce dernier, comme l'infirmier pour appréhender l'Algérie, est la clé pour comprendre la situation des réfugiés, et entrer en contact avec la famille de Nawal. La jeune fille est déjà partie à Beyrouth. Chaïbane, dévoré par cet amour, décide alors de la suivre ; mû par la force mystérieuse, impérieuse de sa passion, ou peut-être par l'inconstance de son caractère, il se jette dans la poudrière du Liban où il découvre les luttes de pouvoir et les haines fratricides. À l'image du lecteur qui croit connaître la situation du Moyen Orient par la lecture des journaux, Chaïbane est le candide dans le monde sens dessus dessous du Liban où il réchappe à un attentat suicide et découvre le faible prix de la vie humaine, mais aussi l'amitié et la possibilité de l'amour grâce au couple de Bassam et Rasha. Il retrouvera la jeune fille et sera assuré de son amour, avant le dénouement tragique.

Cette traque d'un objet d'amour qui toujours se dérobe est également une initiation pour Chaïbane : la quête de Nawal est aussi celle de sa propre identité, de la réconciliation avec son passé et son pays à travers le souvenir apaisé de son père. Il apprend à donner de l'amour et de l'espoir, quitte à mentir - à la petite Hannah par exemple. Il apprend enfin à aimer la vie pour ses fragiles instants de grâce, malgré l'impossibilité du bonheur et de l'amour. Le plus touchant dans ce roman, c'est peut-être que ses personnages se voient refuser l'existence simple à laquelle ils aspirent : leurs ambitions, leurs rêves, pourtant à taille humaine, sont démesurés pour s'insérer, se réaliser dans la tourmente. L'amour du narrateur, son espoir de retrouver le bonheur entrevu dans les bras de la jeune fille, symbolise son entêtement à vouloir construire une vie normale, malgré les épreuves macabres qu'il traverse dans les pays de cette Méditerranée à feu et à sang. Tous les protagonistes sont « prisonnier[s] de cette connerie de passé » comme l'affirme Akram (p. 158), et de la situation politique de leur pays.

La femme absente semble incarner le destin tragique de son peuple, la lucidité et le sentiment de responsabilité. Si elle repousse l'amour de Chaïbane afin d'aller retrouver

sa famille, c'est parce qu'elle refuse un bonheur synonyme d'oubli : marquée par les meurtres de son père et de son frère par des miliciens libanais, elle ressent un devoir de responsabilité. L'image de cette « luciole », mot d'amour d'une tendresse universelle, est aussi le symbole d'une vie brillante et vite consumée, sacrifiée à l'absurde de l'Histoire.

Mais le roman s'attache aussi à inscrire la situation contemporaine dans un héritage séculaire. Les visites touristiques des lieux fondateurs d'un Orient magnifique et tout aussi féroce, dont subsistent des lieux enchanteurs et des noms comme Samarkand, réveillent le souvenir de civilisations brillantes et raffinées. En Asie centrale, les splendeurs architecturales subsistent sous la férule de systèmes politiques qui entendent faire table rase du passé pour instaurer un nouvel ordre. Ces lieux portent la trace des massacres du passé, de l'impossible fraternité de peuples voisins qui partout se déchirent et ne se comprennent pas (ouzbek, Palestiniens, chiïtes, sunnites).

Et pourtant, malgré ce tableau désespéré et la mort des amants, le suicide final de Chaïbane qui rejoint Nawal, s'affirme la croyance que « la vie allège », pensée d'espoir ultime malgré l'impossibilité de l'innocence et le désespoir absolu qui colle au destin des personnages. Dans ce roman, l'auteur ne s'appesantit pas sur les atrocités et son écriture échappe aux clichés car la lucidité l'emporte toujours, le souci d'être juste pour livrer des portraits humains, terriblement humains des personnages. On s'attache à Chaïbane, à Nawal mais aussi aux personnages secondaires pour leur courage, leurs faiblesses et leurs ambiguïtés. Comme les splendeurs de Samarkand, l'amour s'entête à défier l'Histoire et la politique, à subsister sous le règne de la barbarie, ne serait-ce que dans l'éclat d'un sourire et l'étincelle d'un dernier regard.

Fabienne ROPARS

L'ENFANT DU PEUPLE ANCIEN

Pauvert, 2000, rééd. Livre de poche, 2002. Prix des auditeurs de la RTFB, prix RFO, prix BeurFM-Méditerranée, prix Millepages

Queensland, nord-est de l'Australie, janvier 1919.

Entouré de son fils Joseph, de sa petite fille Joan et de cet enfant qui est aujourd'hui un homme et qu'ils ont aimé comme un fils, Harry qui se prénomme en réalité Kader pleure sa femme Lislei qu'il a tant aimé et avec laquelle il a partagé tant de choses. Mais pour Joan et Joseph, Kader et Lislei n'existent pas, non, pour eux il s'agit de Harry et d'Elisabeth. Un nom d'emprunt qui masque une identité meurtrie, volée, une vie d'exil et de souffrance dont les seuls dépositaires de cette mémoire sont Lislei, Kader et Tridarir.

Rien ne présageait pourtant que ces trois-là se rencontrent un jour, mais le destin en avait décidé autrement. Trois vies, trois langues, trois continents les séparaient, pourtant l'Australie, l'errance et l'exil les uniront à jamais.

1871, Lislei l'Auvergnate, est emportée dans la tourmente sanglante de la Commune, et Kader, l'Algérien, est fait prisonnier au cours de la révolte des tribus sahariennes contre les colons français, alors qu'en Tasmanie, un petit aborigène, le dernier de sa tribu, tente de survivre avec ses parents dans ce monde qui leur est hostile. Chacun aura son lot de misère à porter, Lislei, la culpabilité d'avoir laissé sa petite nièce, Camille, sur une péniche en pensant la protéger des Versaillais qui la feront, elle, prisonnière en Nouvelle-Calédonie, tout comme Kader, prisonnier de Droit Commun, privé de sa liberté et n'ayant plus l'espérance de retrouver un jour la terre de ses aïeux. Et le petit Tridarir qui voit son père et sa mère se faire tuer et éventrer pour être vendus aux collectionneurs ou servir à l'expérimentation scientifique. Seul au monde et livré à la cruauté des colons, sa vie est la propriété de ceux qui ont chassé et exterminé de ces terres merveilleuses, tous les aborigènes de Tasmanie. Sa quête consistera à retrouver les Sentiers des Rêves de son peuple afin d'honorer la mémoire des siens.

Dans leur tentative d'évasion respective, Kader et Lislei se retrouveront sur le même rafiote qui doit les conduire vers le chemin de cette liberté tant chérie. Mais le prix de la liberté à un coût, et surtout un goût de peur et d'humiliation. A bord, un petit enfant, emmuré dans ses Rêves pour sauvegarder l'honneur de son père et de sa mère, sent sa fin imminente. Ce n'est qu'un enfant mais il est déjà plus vieux que Kader et Lislei réunis, tant la vie ne l'a pas épargné. Qui de lui ou des colons australiens est le plus sauvage ? Simple question de point de vue. Oubliés des Dieux et des Hommes, ils devront s'approprier et s'unir dans l'adversité pour avoir la vie sauve. Après avoir évincé l'équipage du bateau, ils abordent sur la terre australienne dans l'espoir peut-être de réécrire une page de leur histoire. Mais à la vie d'exil s'ajoute une vie d'errance dans un territoire inconnu qui ne veut pas les accueillir. Et le petit Tridarir, qui cherche en vain des gens de son peuple avec qui il pourrait partager et étancher sa peine et combler le manque de cette tragique perte. Et ses parents qui n'ont pas eu le temps de l'initier aux rituels traditionnels de son peuple. La survie de l'un dépendant de la survie de l'autre, chacun retrouvera un peu d'espoir dans la reconnaissance des yeux de l'autre. Si leur vie n'a aucune importance pour l'ensemble de ces hommes qui les entourent, elle sera un cadeau précieux pour chacun des membres de cette « tribu ».

De périple en périple et d'errance en errance, ils se construiront une vie. « L'enfant a vieilli (...) », Kader aussi et Lislei a certainement rejoint la petite Camille mais le « petit garçon nu et le bagnard évadé sont encore ensemble, les silhouettes un peu plus voûtées cependant. Aucun de nous n'a oublié les années d'errance à travers l'Australie, le danger perpétuel, la crainte des dénonciations, le bonheur volé que nous avons défendu

par le secret absolu et un mensonge-forteresse. L'Aborigène taciturne qui trotte à mes côtés est probablement une des choses les plus belles qui me soient arrivées. La plus intrigante, certainement. Je l'ai aimé- je l'aime - plus que mon fils. Peut-être autant que j'ai pu aimer- et que j'aime Lislei ». (p.309)

C'est avec beaucoup d'humanisme et de finesse qu'Anouar Benmalek plonge son lecteur dans une histoire d'aventure et d'amour. Une écriture pudique mais puissante qui dénonce l'étendue de l'atrocité dont les hommes sont capables. Trois destins tragiques que tout sépare mais que la vie va réunir. Un hymne à l'espoir quand tout semble perdu d'avance. Une belle leçon d'humanité en donnant la voix à ceux que l'Histoire aurait pu oublier. Une écriture qui atteste du pouvoir évocateur des mots, capable de retranscrire l'indicible, le génocide tasmanien, sans jamais tomber dans le pathétique.

Emeline CAULET

Hymne à la diversité et à l'amour dénonçant les horreurs de la colonisation, des guerres et des génocides, *L'Enfant du peuple ancien* d'Anouar Benmalek dessine la possibilité d'une « deuxième » vie après les tragédies imposées par l'Histoire.

Dès le prologue se pose la question d'une douloureuse reconstruction. En Australie, en 1918, Kader, un vieil homme, soutient Lislei sa femme agonisante. De sa mémoire émergent des pans d'une existence dissimulée à tous, même à leur propre fils. Empruntant une nouvelle identité, ils ont pour prénoms Harry et Elisabeth. La violence sourd, leur fils, de retour de la seconde guerre mondiale, est bouleversé par la sauvagerie des tueries auxquelles il a participé.

Le récit remonte le temps, revenant sur l'histoire des trois protagonistes dont les destinées vont s'entrelacer. En 1871, Kader, petit-fils de l'émir Abd El Kader ayant suivi son père de retour en Algérie après des années d'exil en Syrie, combat les troupes françaises. En 1872, Lislei, une orpheline Alsacienne venue en France enfant, fuit se sachant associée aux activités politiques de son frère communard. Elle se fait arrêter arbitrairement, prise pour une incendiaire. Tous deux sont déportés dans le même bateau en Nouvelle Calédonie. Mais leur rencontre n'a lieu que plus tard, lorsque Lislei trouve Kader, acculé à l'évasion par le détenu auquel il été attaché par des chaînes, Rogg, un traître prêt à l'assassiner qu'il est contraint de tuer. Lislei se joint à sa fuite, acceptant, pour reconquérir sa liberté, de subir les abus sexuels du marin qui leur permet de s'évader. Ils découvrent dans ce bateau Tridarir, dernier survivant du génocide perpétré par les colons anglais en Tasmanie, transporté par le frère du marin pour être vendu à des collectionneurs ou à des musées. C'est autour de cet enfant et de sa souffrance incommensurable, de ce rescapé ayant vu le meurtre de ses parents et ses oppresseurs vider les cadavres de leurs entrailles et les saler, que Kader et Lislei vont se réunir. Le trio parvient à s'échapper mais la fuite ne marque que le début d'une longue période d'errance au travers d'une Australie dans laquelle un couple de bagnards et un Aborigène ne sont pas sans se faire remarquer. Progressivement leurs liens se renforcent jusqu'à ce qu'ils décident de fonder une famille. Pour autant cette période de leur vie demeure secrète et Kader reste, à la fin du récit, l'ultime détenteur de cette mémoire. Suite au décès de Lislei, Tridarir décide de se suicider afin que sa mort soit pleurée par Kader, que son existence et celle de son peuple laissent une trace.

Utopie d'un amour victorieux des guerres et des massacres ? La communication entre les trois protagonistes ne se fait que progressivement. Kader et Lislei, voyageant dans la même cale, observent chacun l'un en l'autre les ravages des épreuves auxquelles ils ont été confrontés. Lislei voit en Kader un assassin, Kader en Lislei une femme prête à se prostituer pour s'évader. Mais peut-être est-ce avant tout parce qu'ils se renvoient le reflet de leur propre dégradation qu'ils s'enferment dans le mutisme. De même la relation qu'ils créent avec Tridarir n'est pas sans rencontrer de difficultés. L'enfant ne sait s'il

doit se fier à eux ou les assimiler à de nouveaux colons. Et pour cause, si Kader sauve Tridarir à de nombreuses reprises, il s'est vu brandir l'enfant au dessus de l'eau et le jeter contre le marin du navire pour éviter ses attaques. Lors de leur périple en Australie, il ne cesse d'hésiter à l'abandonner sachant le danger qu'il représente pour eux. Ces doutes, Lislei les connaît aussi même si elle ne parvient à se les avouer. Leur volonté même de sauver l'enfant naît de la volonté de reconquérir leur dignité. Certes Tridarir réveille en Leslie un amour maternel, mais il semble également représenter la possibilité d'atténuer une culpabilité qui ne la quitte pas : celle d'avoir dû abandonner Camille, la fille de son frère lorsqu'elle a été capturée.

C'est donc peut-être sur la difficulté des relations entre victimes des guerres et de la colonisation que se centre le roman. Il faudra que chacun voit l'autre lui sauver la vie pour que la méfiance s'abolisse et cède la place à l'amour. Cet amour nécessite cependant des sacrifices. Tous doivent renoncer à leur terre natale. Kader ne revoit pas son premier amour, Lislei ne retourne pas chercher Camille.

S'il suggère la possibilité d'une nouvelle vie en exil, le roman ne tait pas les souffrances qu'elle peut engendrer. Tridarir mort, Kader espère que ce dernier ait engendré une filiation à son insu, mais ce désir reste hypothétique. Et puisque nul ne connaît leur véritable identité, que restera-t-il de la mémoire collective d'un peuple entier et de celle, individuelle, du trio, après le décès de Kader ?

La famille que forme Kader Lislei et Tridarir symbolise le métissage mais leur amour ne semble pas avoir pu vaincre l'Histoire en route. Lutter contre l'oubli est peut-être alors ce à quoi s'attèle le récit.

Laure GOLDBERG

Comment imaginer livre plus complet ? Anouar Benmalek a ici encore écrit un chef d'œuvre qui de coup sûr marquera son lecteur. Son récit, poursuivant les traces de trois personnages perpétuellement en fuite, nous coupe le souffle sans nous laisser reprendre nos esprits un seul instant. Kader, prit à contrecœur dans les révoltes des tributs sahariennes d'Algérie lors de la colonisation française et Lislei, mêlée sans conviction aux Communards de Paris, sont arrêtés par l'armée française puis déportés en Nouvelle-Calédonie. En quête de liberté, leur fuite hasardeuse vers l'Australie les placera sur le chemin l'un de l'autre et leur rencontre avec le dernier des Aborigènes de Tasmanie finira de lier leur destin à jamais. Destin traqué, sous l'effigie de la peur.

Cependant ce roman ne se résume pas qu'à un polar bien cousu au suspense intolérable. Les sujets abordés y sont des plus importants et bien souvent absents des livres d'Histoire : l'Algérie, la Commune, le génocide des Aborigènes. Par nos trois personnages prisonniers de ces événements malgré eux, l'Histoire nous est narrée mais leurs vies, de trop bouleversées, imprègnent le roman d'un goût amer et un regard critique nous est proposé. D'une part, les dégâts de la colonisation de l'Algérie sont dénoncés par l'arrestation de Kader, qui, jusqu'à l'aube du combat, ne voulait pas se battre. Rêvait d'une autre vie. D'épouser sa fiancée, Nour. Il se retrouve forcé de prendre les armes pour défendre son peuple contre l'envahisseur. Sa vie basculera en un enfer. D'autre part, la violence et le caractère arbitraire des arrestations lors de la Commune de Paris sont fortement critiqués : Lislei, qui pourtant ne soutenait pas particulièrement les communards, est injustement arrêtée comme « pétroleuse », aucune preuve à l'appui. Simplement, elle se trouvait à Paris au moment des événements et a été vue sur une péniche, un verre à la main qui sentait le pétrole. Enfin, Tridarir, le dernier des Aborigènes de Tasmanie, est un enfant. Sur lui pèse le lourd poids de la culture de son peuple. Seul, il représente l'extermination des siens. L'innocence de son peuple et l'injustice de cette éradication sont revendiquées par l'inacceptable destin de cet enfant.

L'Histoire est donc non seulement racontée mais aussi violemment mise à nu avec la force que lui donne la subjectivité des personnages.

Mais, si Lislei, Tridarir et Kader peuvent apparaître comme victimes, l'auteur ne fait pas pour autant preuve de manichéisme. Bien au contraire. Victimes comme bourreaux gardent tour à tour un caractère humain. Troublant. « Raconter une histoire, pour moi, c'est voir comment des gens ordinaires réagissent face à des circonstances qui peuvent être extraordinaires. » nous confie l'écrivain. Lislei trahira et se prostituera. Kader tuera. Les victimes deviennent subitement bourreaux. Mais alors les bourreaux pourraient-ils être victimes ? Les personnages rendus cruels ont sans exception des sentiments humains connus de tous. Le lecteur désorienté est forcé de relativiser. « Mes personnages sont avant tout des êtres humains ». Passant alternativement des songes de Kader aux songes de Lislei puis à ceux de Tridarir, on découvre leurs peurs, leur lâcheté, leur égoïsme, leurs incohérences, leurs désirs, leur haine, leur détresse. Sans pudeur. Aucun doute, ils sont aussi humains que vous et moi. Et les êtres qui menacent leurs vies ne le sont pas moins. L'impact n'en est que plus grand. L'addition des multiples subjectivités rend compte d'un réalisme qui vous prend à la gorge et vous laisse pensif quant à l'humanité.

La subjectivité ainsi livrée amène inmanquablement une réflexion sur les préjugés. Les personnages en exil permettent par excellence de traiter la question: « l'exil est parfois, souvent, toujours, douloureux, mais est nécessaire pour secouer les préjugés qu'on avait, qu'on a et qu'on traîne toujours. ». Alors que Kader brûle de revoir l'Algérie, que Lislei rêve de retrouver Paris et que Tridarir cherche en vain sa Tasmanie et les sentiers de la jungle de ses parents, tous trois se retrouvent en Australie, terre étrangère. Arrachés à leurs racines, projetés dans l'inconnu, ils se confrontent à leurs propres préjugés et aux préjugés d'autrui si dévastateurs. Tridarir, petit enfant noir, est considéré comme une bête par les colons. Les Aborigènes d'Australie traitent Lislei et Kader comme des « Blancs ». Lislei habille le Tasmanien et écorche son nom en le surnommant « Trid » au grand désespoir de l'enfant qui ne comprends pas ces coutumes. Tridarir se méfie de son couple adoptif car ils sont blancs comme ceux qui ont massacré son peuple. Quant au mépris que la terre entière semble porter à l'enfant noir, Kader en sera écœuré mais sera bien forcé de reconnaître que lui-même, petit-fils de l'Emir Abd-El-Kader, avait dans son pays des esclaves noirs et que jamais il ne s'en était préoccupé... Les préjugés rythment la narration, provoquent des conflits parfois d'une cruauté insoutenable, puis, à d'autres moments, tombent. Dépassant ici l'Histoire, cette problématique devient atemporelle et une réflexion philosophique est engagée.

Anouar Benmalek ne laisse rien au hasard. Chaque mot est pesé et entraîne invariablement le lecteur vers le mot qui suit. Le plongeant crescendo dans cette histoire aussi passionnante qu'horrible. Le style est épuré, les phrases sont courtes, les mots sont crus. Comment parler autrement de viols, de meurtre, d'extermination, de cruauté ? L'Homme et les faits y sont exposés tel quel. Sans enluminure. Sans fausseté. Tous les points de vues sont traités. Ce n'est pas l'Histoire qui est racontée mais les histoires qui composent l'Histoire. Laissant abruptes mille réalités dont aucune n'est d'ordinaire abordée. Un livre capital, dérangeant, cinglant.

Fanny ROJAT

CHRONIQUES DE L'ALGÉRIE AMÈRE : **ALGÉRIE 1985-2002**

Pauvert, 2003, 281p.

Chroniques de l'Algérie amère est une compilation des chroniques journalistiques et d'interviews de l'auteur parues dans divers journaux algériens et français. Ces articles représentent dix-sept ans de travail journalistique qui s'articulent autour de deux grands événements qui ont profondément bouleversé la société algérienne : octobre 1988, les jeunes Algériens, à cause de la misère et face à l'incompréhension, à la non implication du gouvernement en place, sortent dans les rues et se révoltent. Cette attitude maladroite mais légitime conduit à une très forte répression par les services de sécurité et l'armée qui n'hésitent pas à faire usage des mêmes traitements de torture utilisés par l'armée française lors de la guerre d'indépendance. Puis décembre 1991, période qui correspond aux élections pluralistes en Algérie.

On peut diviser cet ouvrage en cinq parties : une introduction dans laquelle l'auteur expose son incompréhension face à la situation de l'Algérie, une partie biographique dans laquelle Anouar Benmalek se présente par le moyen de deux interviews, une partie qui rend compte de la montée d'une menace sur l'Algérie, une autre qui révèle les réalités tragiques qui ont suivies la révolte d'octobre 1988 et les élections de décembre 1991 et enfin une ultime partie où l'auteur témoigne de son expérience personnelle de l'exil, et de sa vie en France. Dans les trois dernières parties, l'auteur se concentre sur des événements concernant plus largement le monde arabe.

Anouar Benmalek, à travers ses articles, se fait le témoin de son époque en proposant au lecteur une critique argumentée et perspicace de l'actualité algérienne. Il n'hésite pas à intenter des procès à l'Algérie comme à d'autres nations telles que L'Amérique, la France ou l'Arabie Saoudite. Pour servir ses opinions, il fait preuve d'une grande subtilité, usant de la rhétorique comme d'une arme affûtée. Dans ces divers articles, l'ironie est reine. Pour donner quelques exemples, nous pouvons nous attarder sur l'usage de prétéritons : « L'histoire qui suit est authentique. Elle a lieu dans une ville de l'Est algérien, Constantine pour ne pas la nommer. » (p.65), de détournements de proverbes : « Comme on dit chez nous (ou plutôt comme on pense chez nous) : ce que tu peux faire aujourd'hui, ne le fais pas aujourd'hui et surtout pas demain ; attends après-demain et Dieu peut-être y pourvoira. En attendant dormons. » (p.105) ou de l'absurde : « Comment qualifier le fait que, ces dernières années, les Palestiniens soient plus en sécurité en Cisjordanie et à Gaza qu'au Liban qui est, si nous ne nous trompons pas, un pays arabe, membre de la ligue arabe ? » (p.70). L'exemple le plus frappant de cet humour grinçant est peut-être celui de l'article « Miel et vinaigre » (p.163) dans lequel Anouar Benmalek se lance dans des félicitations qui semblent bien plus se soumettre aux caractéristiques du vinaigre qu'à la douceur du miel.

L'auteur s'adresse, tout d'abord, au gouvernement qui apparaît comme le premier responsable des maux qui gangrènent l'Algérie. Ces textes prennent l'allure de pamphlets adressés au ministre, à la direction politique et militaire de l'Algérie, au président de la République. Ils s'attaquent aussi à des intellectuels qui abdiquent et gardent le silence face aux préjudices que subissent certains, ainsi qu'aux puissants d'autres nations (on peut relever une forte critique de l'action du Moyen Orient contre les Palestiniens : « prenez [...] une carte géographique et colorez en rouge les pays qui ont versé du sang palestinien au Moyen Orient : ce n'est plus une carte, mais une immense tache vermeille ne demandant qu'à s'étendre. » (p.63)

Anouar Benmalek commence par mettre l'accent sur des faits qui peuvent sembler anodins par leur accoutumance telles que la misère si bien illustrée dans l'article « la petite écolière » (p.49) ou la corruption dans l'article « Pizza et meurtres » (p.53). Tout

au long de cet ouvrage, l'auteur accumule les accusations, les procès, il contribue à une véritable prise de conscience de la dégradation humaine qui se joue dans notre contemporain en insistant sur la révoltante permanence de la torture, n'hésitant pas à décrire ses méthodes les plus abjectes comme dans l'interview d'août 1990, « De la "légalisation" du comité contre la torture » (p.121), il poursuit en tentant de décrire ce qu'est la censure se fondant sur sa propre expérience (p.77). La révolte d'Anouar Benmalek est forte, elle s'attaque à l'esprit moyenâgeux du FIS, au racisme encore de mise, à la peine de mort, aux milles injustices qui subsistent en Algérie et dans beaucoup d'autres pays.

Cet ouvrage d'Anouar Benmalek représente un véritable témoignage, laissant transparaître un cri de révolte face aux injustices qui restent impunies mais il s'agit surtout d'un espoir en l'humanité, l'espoir d'un possible changement.

Laure LEGENDRE

CE JOUR VIENDRA

Pauvert, 2003, rééd. Le livre de poche », 2005, 503 p.

Nous sommes en 2001. Driss est ingénieur en informatique, Leïla, préhistorienne, est passionnée par l'extinction des hommes de Néandertal, passion qui l'a conduite à l'élaboration d'une thèse sur ce sujet. Ils sont tous deux originaires d'Algérie, où ils résident. Driss est fou amoureux de son épouse, le couple nage dans le bonheur le plus total. Le fruit de leur amour passionné n'est autre que Medhi, surnommé tendrement « Petit Loup ». Ce petit garçon, qui souffre de bégaiement, témoigne de facultés intellectuelles étonnantes et comble littéralement de joie ses deux parents. Le bonheur semble trop parfait pour durer ; le lecteur se doute qu'un événement est sur le point de ternir le bonheur des premières pages. C'est en effet à Ténès que la vie de la petite famille se brise ; Leïla doit s'y rendre afin de régler des problèmes de partage d'héritage. Ce sera son dernier voyage : cette dernière est abattue, sous les yeux de son fils, par des terroristes islamistes. C'est alors le début d'une longue descente enfers pour Driss.

À la mort de l'épouse tant aimée, Driss, désespéré, quitte Alger et migre, avec son fils, vers la Californie. Il trouve un emploi précaire d'informaticien chez Promolab, une firme spécialisée dans la recherche sur l'ADN et dont on soupçonnera rapidement les activités douteuses. Le père se consacre corps et âme au travail afin d'y noyer un peu son chagrin et ne se rend pas compte de la détresse dans laquelle est plongé son fils Medhi. Ce dernier a non seulement perdu sa mère, mais aussi les rues de son enfance et à présent, le seul être qui lui reste s'éloigne, lui aussi. Medhi se sent perdu, seul et en veut à cette Amérique qui l'a éloigné de tout ce qu'il aimait. Il se sent mal, incompris mais pas au point d'attenter à sa vie ; c'est pourtant la thèse du suicide qui sera émise après l'accident quasi mortel qu'il subit et qui le plonge dans un coma irréversible.

Après avoir perdu Leïla, Driss se voit confronté à une nouvelle tragédie ; son enfant est confronté à la mort. Tout espoir semble perdu jusqu'à ce que le patron de Promolab ne fasse une révélation au père. Il lui apprend en effet qu'il est l'un des principaux actionnaires d'une clinique qui expérimente de nouveaux traitements de régénération des tissus traumatisés avec des cellules souches extraites du malade lui-même ; W. Block explique ceci à Driss afin de lui proposer la possibilité d'expérimenter sur son fils une greffe (de cellules-souches) qui pourrait le ramener à la vie. Driss ne comprend pas bien ce qui lui arrive mais conscient qu'il n'a plus un sou pour payer les soins et que Medhi risque une expulsion imminente de l'hôpital, il se résigne à accepter et signe le contrat dont les clauses sont nombreuses et contraignantes. Le contrat impose à Driss la discrétion la plus totale : son silence est acheté contre l'espoir d'une guérison pour son fils. Si les deux partis (le père ainsi que les scientifiques) espèrent en la guérison de Medhi, les intérêts de chacun ne sont en revanche pas les mêmes ; en effet, si pour Driss, il est question de retrouver le fils qu'il aime tant, pour les chercheurs, la réussite est synonyme de mercantilisme, l'expérimentation visant reconnaissance, richesse et prix Nobel.

Anouar Benmalek écrit la solitude dans ce roman ; l'exil n'est pas seulement géographique, il est intérieur. Les rues de New York grouillent de monde, pourtant les individus errent, désespérément seuls et sont livrés à leur triste sort, à l'image de Driss. Le protagoniste ne peut partager sa douleur avec qui que ce soit, d'ailleurs il n'en a pas le droit. Une rencontre bouleverse néanmoins le cours des choses : un soir, un bar sordide et elle, Lily, originaire d'Odessa (en Ukraine) et qui est là pour appâter le client. Un lien ineffable se tisse entre les deux protagonistes ; Lily ira jusqu'à offrir sa matrice pour le nouvel enfant à naître, lorsque le docteur Hartmann propose à Driss de concevoir un embryon à partir des cellules de Medhi, en d'autres termes, un clone. Les portraits de femmes peints par A. Benmalek sont intéressants. Leïla et Lily se ressemblent d'une

certaine façon : toutes deux défient les hommes et vont jusqu'au bout de leurs convictions.

Driss a conscience que l'expérimentation faite sur Medhi relève du clonage, pourtant il éprouve quelque difficulté à le reconnaître. Il est en effet rongé par le remords d'avoir recours à une telle pratique. Et nous, quel choix ferions-nous si nous étions confrontés à la situation de Driss ? Quelle vie après la mort ? Le roman pose une question d'ordre éthique : le clonage, qui fait tant couler d'encre et qui défraie la chronique, est-il immoral ? Ou au contraire, une nouvelle chance ?

Bien que les chercheurs savaient Medhi condamné par un cancer, ils ont tenté de faire croire à un miracle afin de dissimuler leurs erreurs. Medhi n'a été qu'un jouet, un cobaye, et à la fin du roman, le lecteur, indigné, apprend que celui-ci n'a pas succombé comme l'ont fait croire les médecins mais qu'il a été transféré, ailleurs, pour devenir un rat de laboratoire.

Il y a une lutte acharnée entre pulsion de vie (Éros) et pulsion de mort (Thanatos). Le spectre de Leïla, le coma de Medhi, le suicide envisagé de Driss rendent la mort omniprésente. Néanmoins, un souffle de vie habite cette écriture avec notamment l'évocation de l'espoir, de l'amour. Anouar Benmalek tient le lecteur en haleine jusqu'au bout. Le romancier nous bouscule, nous ébranle, afin que nous nous interroguions sur les questions mises en avant par l'écriture. Ce roman, écrit de main de maître et que nous pourrions qualifier d'« hybride » porte résolument sur l'humain ; il s'agit d'une réflexion sur l'amour, Dieu, la fatalité, la science et surtout sur l'existence.

Lilas NAWABI

Ce roman est composé de quatre parties, chacune intitulée « Homo Sapiens ». La première de ces parties s'ouvre sur un récit préhistorien, mettant en scène un père Néandertalien à la recherche de son fils, qui a été dévoré par un groupe d'hommes de Cro-Magnon.

Après ce récit introductif, le roman met en scène les personnages principaux de la suite de l'histoire. Driss est informaticien et Leïla, sa femme, passionnée par l'extinction des hommes de Neandertal, est préhistorienne. Ils ont un fils, Medhi, surnommé « Petit Loup », qui est un enfant surdoué ayant des problèmes de bégaiement. Tous les trois vivent dans le bonheur jusqu'au jour où Leïla est assassinée par des terroristes islamistes, en se rendant dans sa famille en Kabylie. Le fils survit. De désespoir, Driss émigre à Los Angeles avec Mehdi, où il trouve un emploi précaire d'informaticien chez Promolab, une entreprise pilote pour la recherche biotechnologique. Se plongeant dans le travail pour oublier la mort de sa femme, Driss n'est pas assez présent pour Petit Loup qui souffre énormément depuis la mort de sa mère. Renversé par une voiture, le cerveau de l'enfant est gravement endommagé et l'issue fatale semble inévitable, d'autant plus que Driss ne possède pas les fonds nécessaires pour payer les soins de son fils. La descente aux enfers cesse le jour où Promolab, ayant besoin d'enfants de l'âge de Mehdi pour leurs expériences génétiques sur les greffes et cellules souches, propose au père une prise en charge complète de son fils à condition de laisser la société libre de ses agissements. Après hésitation, Driss accepte la proposition, conscient du fait qu'il confie l'unique chance de survie de son fils aux mains des chercheurs. Commence alors une attente interminable avec un sentiment d'impuissance et de rage concernant le fait que son fils n'est qu'un rat de laboratoire satisfaisant les intérêts d'une société. Malheureusement, l'opération échoue à cause d'un tremblement de terre et Mehdi est condamné à mourir d'un cancer, dû à une injection trop massive de cellules souches dans son cerveau. Mais le docteur Hartmann, responsable du projet, est convaincu que Mehdi est à l'origine d'une nouvelle variété humaine et propose à Driss de cloner son fils à partir des

embryons restants. Désespéré, Driss accepte et en parle à Lily, sa nouvelle compagne qui portera les cellules de leur futur enfant et un nouvel espoir naît. Un enfant va naître.

L'ouverture de ce roman fait le lien avec la suite du roman : Leïla soutient dans sa thèse que l'homme de Neandertal aurait été exterminé par les *homo-sapiens*. De plus, ce passage pose déjà la question de la souffrance d'un père provoquée par la mort de son fils. On pourrait alors interpréter cette partie de la manière suivante : cet homme de Neandertal, dont l'espèce aurait été décimée par les *homos sapiens* selon Leïla, ferait écho à Driss et à son fils, dont le cerveau a lui aussi été « mangé par des homos sapiens, chercheurs sans scrupules » et qui se débattent pour survivre dans un monde hostile. Le monde dans lequel les personnages principaux se débattent est hostile, matérialiste, froid, contrairement au leur, qui laisse beaucoup de place à l'imaginaire.

Incroyable leçon de vie, *Ce jour viendra* bouscule toutes nos certitudes devant les choix impossibles de l'existence. Cet ouvrage est habité par des personnages aux émotions déchirantes et tragiques.

L'antériorité d'un génocide des Néanderthaliens par les Cro-Magnons, d'un groupe humain par un autre groupe humain éclaire le roman et les deux niveaux (présent/avenir d'une culture et présent/avenir de l'humanité). Cette histoire est un prétexte pour aborder une réflexion sur l'homme et ses relations dans le monde moderne (violences, étrangeté...)

Ce roman s'organise en fonction de trois éléments : l'Algérie en guerre et son actualité violente marquée par les intégrismes. Il y a donc manifestation du travail de mémoire - L'immigration et l'interculturalité aux USA et, plus généralement, la condition de l'immigré dans les sociétés occidentales - L'éthique et les enjeux de la science dans la société. L'oeuvre pose le problème des rapports de force entre groupes humains dans le combat pour la vie. Cet événement se comprend comme la clé du roman par sa position et sa persistance dans le texte ainsi qu'en tant que parti pris sur la préhistoire humaine. A l'échelle de l'humanité, cet événement devient la violence originelle et montre les clivages actuels, les représentations de l'Autre.

Cela pose donc la question des valeurs qui font de l'homme un homme : c'est-à-dire sa conscience de la mort. C'est un des grands enjeux de l'anthropologie : les rapports de l'homme à sa mort définit sa conscience humaine. D'où la question de savoir à quel point la science est humaine dans cette nouvelle relation à la mort. Par conséquent, quelle articulation trouver entre la science qui se veut rationnelle, universelle et une culture donnée, surtout lorsqu'elle est marginalisée?

Krystel FUZELIER

C'est en 2003 que les éditions Pauvert publient à Paris *Ce jour viendra*, quatrième roman édité en France de l'auteur algérien Anouar Benmalek. Après *Les Amants désunis*, *L'Amour Loup* et *L'enfant du peuple ancien*, *Ce jour viendra* convoque la mémoire algérienne, les heures effroyables qui ont succédé à 1988. C'est aussi pour l'auteur, mathématicien et statisticien de formation, l'occasion d'interroger l'évolution et les progrès scientifiques, déchiffrages informatiques de l'ADN et clonage humain. A travers les personnages de Driss, Leïla et Medhi, Anouar Benmalek livre une fiction totale marquée par l'omniprésence d'une réflexion sur la Création, entendue comme reconstruction individuelle et comme construction littéraire possibles.

Le roman confronte très vite son personnage principal, Driss, à la disparition et à l'horreur. C'est d'abord sa compagne Leïla qui disparaît, massacrée avec toute sa famille par un groupe de terroristes islamistes dans leur village kabyle. Elle aura auparavant sauvé du carnage Medhi, leur enfant surdoué ne s'exprimant qu'en bégayant, en le cachant dans une jarre d'olives. Fuyant cette Algérie, Driss s'exile aux Etats-Unis avec Medhi, car « que serait-il devenu sans elle dans ce pays qui salissait tout ? » et comment

y vivre en sachant « que le *parfait* avait existé. Et qu'il n'existerait plus » ? A Los Angeles, il exerce la profession d'informaticien pour le compte du groupe Promolab.

C'est sur cette terre nouvelle que Driss est une nouvelle fois frappé par « ce trou du cul du Hasard » : Medhi est renversé par une voiture. Celui qui songeait qu'« il y avait tellement de douleur qui courait sous son crâne, comme des chiens fous qui n'obéissaient plus à personne. Et mordaient à pleines dents dans sa cervelle sans prévenir » ou qu'« il n'y avait qu'un trop-plein de tristesse à ramasser s'il permettait à sa tête de gamberger à propos de celle qui ne reviendrait plus », cet enfant n'est plus, sans que son père comprenne s'il s'agit d'un accident ou si son Petit-Loup, comme ils aimaient à le nommer avec Leïla, a décidé de « se faire la belle une fois pour toutes ». Face à son fils gravement touché, Driss se voit proposer par les dirigeants de son entreprise une expérience inimaginable : recréer des cellules atteintes de Medhi et lui redonner ainsi vie à travers le corps d'un autre, qui serait porté par une autre femme. Rongé par sa douleur, Driss accepte le marché insensé et effroyable qui sera pourtant à l'origine d'une nouvelle envie de vivre.

Si Anouar Benmalek n'entend pas écrire l'histoire en écrivant des romans parce que le roman ne remplace pas l'histoire, il faut toutefois souligner la violence avec laquelle il interroge l'histoire et la mémoire de l'Algérie à travers les destins singuliers de ses personnages. C'est bel et bien à l'enfer que Driss compare sa situation, l'enfer qui est celui de survivre seul aux êtres que l'on a le plus aimés : « C'est donc ça, l'enfer : pas besoin de fournaise, pas besoin de démon ? Juste un tee-shirt sale et un enfant follement aimé qu'on ne peut plus réprimander ? ». Cependant, comme dans les précédents romans d'Anouar Benmalek, la construction des personnages n'est jamais simplement manichéiste. Tout au long de ce jour viendra, Driss espère revoir son Petit-Loup tout en n'espérant pas la réussite de l'odieuse processus et le marché qui le lui rendraient. Et c'est bien là que selon l'auteur intervient la littérature : « elle sert à rappeler que l'homme, s'il est capable d'être magnifique, cède trop souvent aux côtés sombres de l'âme humaine » et « un roman n'est pas là pour illustrer une thèse, mais pour rendre compte d'une expérience humaine avec toutes les ambiguïtés, les défaillances, les imperfections, mais aussi la grandeur de l'être humain ».

Si Anouar Benmalek n'écrit pas l'Histoire ni ne défend une thèse, il écrit des fictions totales dans lesquelles émerge une réelle réflexion sur la littérature, sur la création et ses pouvoirs. Il faudrait ici noter le processus qui fait passer le personnage de Driss du « il » au « je ». Au début du roman, il semble n'exister que par sa relation à Leïla dont les souvenirs violemment érotiques occupent ses pensées, ou dans ses relations ou celles du couple avec Petit-Loup. Driss n'existe que dans le couple ou dans sa position de père. Ce n'est qu'en prenant possession du je dans la narration qu'il devient enfin personnage à par entière, qu'il devient homme, qu'il est créé en tant qu'être singulier. L'accent mis sur la création est d'ailleurs initié dès les premières pages du texte qui donnent à lire au lecteur les pages liminaires de la thèse de Leïla consacrée aux hommes de Neandertal. Dans ce récit, elle imagine l'apparition de la peinture, la naissance de la création lors de la Préhistoire. L'Histoire cède la place à une évocation littéraire qui annonce la progression même du roman lorsqu'elle retrace les pensées de l'ancêtre préhistorique, qui lui est désigné par la deuxième personne : « il était, en somme, inutile que tu vives. Comme s'il y avait une quelconque justification à cette extravagance insupportable de naître pour seulement mourir. De manger pour mourir. D'aimer pour mourir ».

Ainsi la littérature trouverait-elle sa justification : elle est création pour faire revivre ce qui n'est plus, y compris le plus affreux, pour atteindre une vérité destinée à tous. Et parce que l'espoir reste présent dans les romans d'Anouar Benmalek, faisons le pari que non seulement ce jour viendra, mais que ce jour est là.

Christelle SOHY

Ô MARIA

Paris, Fayard, 2006, 467p.

Dans son dernier roman *Ô Maria*, A. Benmalek s'intéresse à l'histoire des derniers musulmans d'Andalousie qui, de 1492 à leur expulsion au début du XVII^e siècle, ont subi brimades, répressions et exclusions. Ces Morisques (musulmans convertis à la religion chrétienne sous l'Inquisition) ont une histoire douloureuse, du renoncement à leur statut socio-religieux, après la chute de Grenade, à leur expulsion entre 1604-1614 dans des conditions effroyables.

Le désir du romancier est de rendre compte, à travers des personnages forts, de l'ambiguïté de cette période et de la violence des relations humaines. Il crée un univers où les mots se cherchent, se bousculent et se figent pour pénétrer dans notre mémoire et notre chaire. Par le biais d'un narrateur à la fois témoin et complice, l'écrivain livre, de manière authentique et sans détour, le vécu et le ressenti d'une femme, Maria, qui tente d'exister malgré le poids des déterminations religieuses.

En créant un monde autour de cette petite fille devenue femme, par une écriture profondément riche et empreinte de vérité, l'auteur donne une lecture de l'histoire bouleversante tout en permettant de saisir la souffrance d'un peuple soumis à la violence de l'Inquisition et à l'oubli de son identité. Anouar Benmalek construit sa problématique en jouant sur la dimension conflictuelle de l'identité, les deux prénoms de l'héroïne symbolisant deux grandes figures de la religion chrétienne, María (du nom de celle qui enfanta Jésus) et de la religion musulmane, Aïcha (épouse préférée du prophète). Cette duplicité identitaire est le fil conducteur du roman

On est plongé dans cette Espagne où la victoire d'un catholicisme intransigent et exclusif voulait unifier l'ensemble des Espagnols par un processus d'assimilation religieuse, linguistique et culturelle. Dans le roman, cette assimilation qui passe par une nouvelle dénomination identitaire est vécue comme une véritable mort intérieure par Maria mais aussi par tous les personnages ayant dû se soumettre à cette loi. Maria apprendra par sa tante Lucia (tante Selma) les origines de ses parents et comment elle est arrivée à Alpujarras près de Grenade. Cette révélation est une descente vers l'enfer pour cette jeune femme qui cessera de croire en un quelconque dieu et qui ironisera sur son sort et celui de son peuple pendant tout le récit. Choc d'autant plus grand que Maria découvrira sa langue d'origine (algarabia) pour pouvoir lire l'alcoran (livre saint de la religion musulmane).

Partagée entre deux religions, Maria/Aïcha témoigne de son attachement profond à sa culture d'origine tout en prenant les moyens de survivre dans un univers qui la conditionne à se soumettre à d'autres valeurs, dans le but de préserver son fils. Maria ne sait pas avec certitude qui est le père de ce fils, conçu alors qu'elle a eu sa première relation sexuelle, par amour, avec le jeune apprenti-peintre chez son maître ; événement qui entraîne son viol par ce même maître : en effet, esclave du peintre Don Miguel Ribera, elle a été préservée jusque là car ce peintre caresse le rêve de faire de Maria, le symbole de la Vierge, sa virginité étant une condition de l'authenticité de la toile. Découvrant qu'elle s'est donnée au jeune apprenti, il la viole.

Tout le roman repose alors sur cet acte qui peut en conséquence être mis en parallèle avec une sorte de péché originel : María subit toutes sortes d'épreuves. Anouar Benmalek décrit le vécu de cette femme qui, pour préserver son fils de l'Inquisition, subit les pires humiliations.

A partir de là, l'histoire de Maria s'explique par ses choix stratégiques pour que son fils n'ait pas à revivre l'histoire des Morisques et qu'il ne sache jamais d'où il vient. Ainsi, Maria se marie avec Gaspar Lopez Magroza, de son vrai nom Abdel Ali, pour

éviter la honte d'accoucher sans être mariée ; puis elle se donne au prêtre Joachim afin qu'il lui procure des faux papiers attestant que son fils Juan est issu d'une famille chrétienne depuis plusieurs générations. Cette relation extra-conjugale provoque la naissance d'une fille que Gaspar refuse de reconnaître et, par vengeance, il livre María à l'Inquisition. Une fin à en perdre le souffle et qui, de surcroît, accentue le destin tragique de María.

Le rapport au corps et au langage qui est restitué tout au long du roman par le personnage principal transmet l'état psychologique de Maria mais aussi sa véritable déchéance. L'auteur sonde les pensées les plus intimes de Maria, dévoilant ses envies, ses aspirations, ses calculs et ses remords. Tout dans cette progression narrative laisse le lecteur en attente d'un nouvel événement libérateur pour échapper à tant de souffrance humaine. Par la voix de Maria, la douleur de tout le peuple morisque est mise en lumière et rendue palpable.

Anouar Benmalek en véritable créateur distribue les rôles qui distinguent chacune des deux parties et s'infiltré dans la pensée des personnages pour révéler leur véritable aspiration. Par Maria et son histoire, les notions d'identité, d'altérité et d'acculturation prennent forme par et dans une écriture qui affronte tous les tabous. L'authenticité du style et la richesse de la narration rendent compte de la tragédie du réel mise en jeu dans le récit. De plus, la présence de nombreux dialogues dans le roman, dynamise l'action et donne une impression de véracité.

Nadia GOUDJIL

« Un roman n'est pas là pour illustrer une thèse, mais pour rendre compte d'une expérience humaine avec toutes les ambiguïtés, les défaillances, les imperfections, mais aussi la grandeur de l'être humain. María est tout cela à la fois : mesquine et sublime, pécheresse absolue et miracle de sacrifice [...]. », déclarait l'écrivain et journaliste Anouar Benmalek lors de son entretien avec Zineb Merzouk au Quotidien, *Le Soir d'Algérie*, le 7 octobre 2006.

Ô *María* est exactement ce roman qui, à défaut d'expliquer, donne à observer des phénomènes malheureusement humains. Alliée à une recherche historique précise, l'intrigue de ce roman aussi acerbe que subtilement poétique nous dévoile comment les hommes, malgré les âges et les pensées, agissent toujours de la même manière tout en manifestant un fanatisme vis-à-vis de l'impénétrable. Avec cette « arme » littéraire, Anouar Benmalek ouvre, ou plutôt appuie avec véhémence, sur une blessure historique oubliée, tout en nous évoquant malgré nous, en son caractère éternel, son obscure réalité et, ainsi, sa profonde actualité.

Ô *María* est un roman édité chez Fayard et publié en 2006. Son intrigue évoque le drame de l'Inquisition : la répression et la déportation d'un million de musulmans d'Espagne vers d'autres pays voisins et principalement vers le Maghreb. Cette répression féroce, agissante depuis 1492, atteindra son apogée en 1609 lorsque, sur ordre du roi d'Espagne, l'ensemble des descendants des musulmans seront déportés par voie maritime dans des conditions épouvantables. Ce fut « La Reconquista ». C'est sur cet événement primordial que se termine le roman. Anouar Benmalek ajouta que, lors de ses recherches historiques, il constata avec déception l'« existence d'un grand trou de mémoire des deux côtés de la Méditerranée » et qu'« un peuple tout entier avait été déporté de la manière la plus horrible [alors que] la mémoire populaire de part et d'autre ne semble en avoir gardé aucune trace » (idem). C'est cet épisode épouvantablement absent des mémoires que l'auteur algérien va nous décrire vertement dans son roman.

L'homme est mis à nu, dans tous les sens du terme, par ce roman inquisiteur : le fanatisme est confronté à une réalité ontologique. Une obsession de « pureté » s'était emparée de l'Espagne catholique. Comme l'indique l'auteur : « La résistance des

Morisques à leur acculturation demeurera très forte et même s'ils étaient devenu des chrétiens, la plupart continueront à pratiquer en secret leur foi d'origine, malgré la délation omniprésente et les bûchers actifs de l'Inquisition »(idem). Ce livre montre ce qui doit être vu, et María-Aïcha en est la quintessence. L'héroïne, une adolescente « morisque » porte un premier prénom indéniablement chrétien, ce nom est un masque, indispensable à sa survie, et un second, Aïcha, son vrai prénom représentant ses origines. Cette double identité impose à la jeune femme toute la contradiction de la situation lorsque sa tante lui déclare : « María, c'est ton bouclier public ; mais Aïcha, c'est ton âme pour l'éternité ! » (p.150-151). Dans l'impuissance de la tragédie, María-Aïcha voit sa mère brûlée sur le bûcher, son père et sa tante assassinés, et, réduite à l'esclavage, se retrouve chez un peintre espagnol, du nom de Don Miguel, qui tentera de l'immortaliser sur ces toiles aussi « empreint[e]s d'une intense religiosité [que] dignes du bordel le plus crapuleux » (p.406), comme le constate son propre fils. Ce fils « bâtard », le lecteur ne peut, avec certitude, en désigner le géniteur, Lorenço, jeune adolescent, aimé de María, au service du peintre, présumé pour être l'autre aspirant. C'est ici que la vie de María va basculer avec le reste du roman, la « vierge » a vu son hymen rompu, et ne peut donc plus être la chasteté même que voulait peindre son maître. Elle est recueillie par un « chasseur de Morisques », Bartolomé, prénom consonnant bien évidemment avec guerre de religions, qu'elle tuera d'un coup d'épée lors d'une tentative de viol. De nouveau en fuite, la jeune fille trouvera asile auprès de Gaspar, un maçon de même origine, et mettra au monde son premier enfant, Juan. Le destin (ou bien la folie de l'homme) immuable, María, dénoncée par son mari ne supportant plus sa folie empreinte de lucidité, sera arrêtée par l'Inquisition et brûlée sur le bûcher. Son spectre, dans une douleur éternelle, accompagnera son fils dans la recherche d'une providence. A travers ses vicissitudes, le personnage de María-Aïcha va symboliser toute l'ambiguïté de l'être humain. Mêlant ce « miracle sacrificiel » à un érotisme cinglant de réalisme, María devient cette femme qui se doit de garder sa virginité tout en mettant un enfant au monde. Elle devient un tout réel qui n'est plus enfermée entre deux Dieux, mais, à même le sol, se confronte à ce que l'être humain est, et non pas à ce qu'il pourrait ou devrait être. Tout le monde veut immortaliser cette femme, aussi divinement belle que diaboliquement aguichante, devant laquelle, tout homme perd contrôle et se révèle dans sa folie aussi meurtrière qu'amoureuse.

Ô María n'est pas un roman pessimiste, il dit ce qui est, comme Anouar Benmalek y écrit ce qui doit être lu. Ô María est un regard lucide sur la folie de l'Homme. Et de ces paroles, que nous pouvons octroyer au spectre de María-Aïcha : « *Que ce monde... Que ces mondes étaient iniques ! Rien donc ne changerait pour les humains ? Qui étaient donc ces Chiens divins qui ourdissaient pareille profusion de malheur ?* » (p.401). Cette sentence, ne clôture pas l'intrigue ; elle interroge plus qu'elle ne constate. Anouar Benmalek ne remet en aucun cas les religions ou les croyances sur la sellette, c'est bien l'homme lui-même et sa folie fanatique qui sont intégralement dénudés par une déchirante histoire d'amour dans ce roman remarquable.

Fabien HALL

Toi ô mort cruelle. Avec ces premiers mots en épigraphe, Anouar Benmalek nous prévient : son dernier roman est un dialogue avec le Sacré, là où la mort s'accompagne nécessairement de religion. Il ne s'agit pas d'une profanation mais d'un tutoiement sans complaisance devant les aigreurs d'une époque, une histoire pour se souvenir ou ne pas oublier, comme un témoignage vivant donné à la mémoire des Hommes.

Ô Maria nous plonge dans une Espagne sombre, loin des grandes lignes des livres d'Histoire, loin de l'âge d'or et des richesses venues d'Amérique, une Espagne où se met en place la première épuration ethnique moderne : l'expulsion des morisques ou

l'anéantissement de tout un peuple. Les morisques, ces musulmans d'Espagne convertis de force au catholicisme lors de la prise de Grenade, en 1492, seront privés comme dépouillés de leur religion, de leur langue et de leur mode de vie, avant d'être finalement déportés en masse en 1609.

Maria est une enfant des montagnes du royaume de Valence, une enfant ou plus tout à fait, à 12 ans elle découvre le secret de ses origines – elle est née morisque –, et avec lui, le mensonge et la mémoire nécessaires pour vivre et survivre. Elle a maintenant deux prénoms, Maria et Aïcha, symboles de deux identités et de deux religions. Le dilemme commence alors : faut-il croire dans le dieu des chrétiens, celui qu'elle a toujours connu et que tout le monde prie, ou dans celui des musulmans que tout le monde s'obstine à cacher et à nier ? Et comment aimer l'un sans refuser l'autre ?

A l'image de sa beauté, qu'elle porte selon sa tante comme une « malédiction », le drame de Maria est en elle, dans sa solitude face aux autres et son amour immense de la vie, dans sa révolte incessante face à toutes formes d'emprisonnement. Déportée, esclave, plusieurs fois violée, plusieurs fois aimée, menacée, torturée puis brûlée, Maria n'aura de cesse d'aimer, un garçon de son âge d'abord, puis ses enfants, intensément, jalousement, au-delà de son honneur et des règles, par-delà sa propre vie. Chose étonnante pour un auteur masculin, Anouar Benmalek peint avec réalisme une femme dans son intimité, ses désirs et ses émotions, pour en faire le cœur palpitant de son livre.

Mais *Ô Maria* est aussi un cri tragique, la plainte désespérée d'un fils devant la mort de sa mère, qui résonne dès la première phrase : « Ma mère était cruelle et je l'aimais comme on aime un ange. » L'écho de ce cri se fera à travers son désir de vengeance contre les bourreaux de sa mère, parce que les injustices sont insupportables et la justice impossible.

Pourtant, le roman de Benmalek ne peut se résumer ni à la biographie d'une Morisque dans l'Espagne du XVI^e siècle, ni à la vengeance d'un fils par amour. *Ô Maria* est un livre complexe où se mêlent le général et le particulier, les histoires dans l'Histoire, et où le sentiment domine le discours.

Le drame se déroule sur le modèle des tragédies antiques, comme le rappelle le titre, où l'histoire amène fatalement le lecteur à son point de départ : la mort de Maria. Construction paradoxale du récit puisque Maria refuse son destin tragique de Morisque. Le destin et la religion deviennent alors sujets et cadres de l'histoire, illustrés par un leitmotiv : « Mon Dieu, qu'avons-nous fait pour mériter Ta colère ? » Benmalek a recours à un procédé issu du folklore celtique pour dépasser le cadre de la tragédie et de la fatalité : les fantômes. Utilisés dans la littérature du XVI^e siècle pour éveiller chez le lecteur le sentiment religieux, ils deviennent dans *Ô Maria* l'instrument d'une possible résolution : la mère tentera de suivre son fils pour le sauver de l'Inquisition. Mais bien plus qu'un procédé littéraire, la résurrection des âmes peuplant le même monde que celui des vivants montre, avec d'autant plus de force que la finalité est dérisoire, l'absurdité du fanatisme religieux. La mort comme libération de l'âme, thème omniprésent de la littérature ascético-morale du XVI^e siècle, devient dans *Ô Maria* un nouveau fardeau, sans salut ni damnation, une errance sans but où il faut occuper son éternité. Cette référence à la religion dans l'art, et à l'utilisation de l'art comme outil de conversion, un phénomène récurrent en Espagne au XVI^e siècle, est aussi présente avec la peinture. L'art se donne alors un but pédagogique, l'âme doit brûler de l'amour du Dieu qui a souffert pour nous. C'est la période des « Christs sanglants », des « Calvaires » et des « Passions ». Mais Maria ne se laissera pas ériger en modèle de piété et poursuivra son drame en marche. L'art lui-même, en tant que complice des horreurs du siècle, est violemment refusé.

Anouar Benmalek restitue, en maître du roman historique, de détails en détails, les préoccupations d'une époque. Dans une écriture qui alterne interrogations sur un présent et descriptions intimes, il se fait le porte-parole d'un destin, celui de Maria, et d'une

mémoire, celle de tous les Hommes. Il nous fait vivre l'Histoire au plus près de sa tragédie, dans sa douleur et sa nudité, dans sa complexité aussi. Chez Benmalek ce qui choque est aussi ce qui transcende, une certaine continuité entre les images du passé et celles d'aujourd'hui. On touche du doigt une immanence propre non pas à une époque mais à l'Homme en général.

Paul SAINT-MARTIN